

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT  
DES RIVIÈRES

ARRONDISSEMENT DES RIVIÈRES



Cette publication a été réalisée par le Service de la culture de la Ville de Québec dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec et la Ville de Québec.

<b>COORDINATION</b>	Annie Blouin, Ville de Québec
<b>RECHERCHE ET RÉDACTION</b>	Louise Côté et Jacques Dorion
<b>PHOTOGRAPHIES ACTUELLES</b>	Jacques Dorion Ville de Québec
<b>CARTOGRAPHIE</b>	Larochelle Communication graphique
<b>GRAPHISME</b>	LMG Communication graphique
<b>COMITÉ DE LECTURE</b>	Ville de Québec Rachel Francœur Marc-André Bluteau  Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec Amélie Gagné
<b>RÉVISION LINGUISTIQUE</b>	Ghislaine Fiset
<b>ÉDITION</b>	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2010  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec

ISBN : 978-2-89552-070-2

© Ville de Québec, 2010

#### **PAGE COUVERTURE**

- < Une sculpture de Lewis Pagé, rue Le Mesnil.
- < La famille Moffet du boulevard Saint-Jacques.  
*Collection Marcel Moffet.*
- < La reine du carnaval de Québec-Ouest en 1956.  
*AVQ; fonds F4 (Ville de Vanier).*
- < Le parc de la Roselière. *Photographie Luc Boulanger.*
- < La rivière Saint-Charles dans le parc Chauveau.  
*Photographie Ville de Québec.*

#### **COUVERTURE ARRIÈRE**

- > Promenade hivernale dans le parc Chauveau.  
*Photographie Luc Boulanger.*
- > Un semeur à la ferme du Séminaire aux Saules, en 1944.  
*BAnQ-Q; photographie Donat C. Noiseux; E6.*



*Découvrir Québec*

ARRONDISSEMENT  
**DES RIVIÈRES**

Les Rivières  
et des Rivières



Extrait d'une carte de John Adams, 1822.  
BAHQ-Q; P600, S4; D362.

# Découvrir Québec

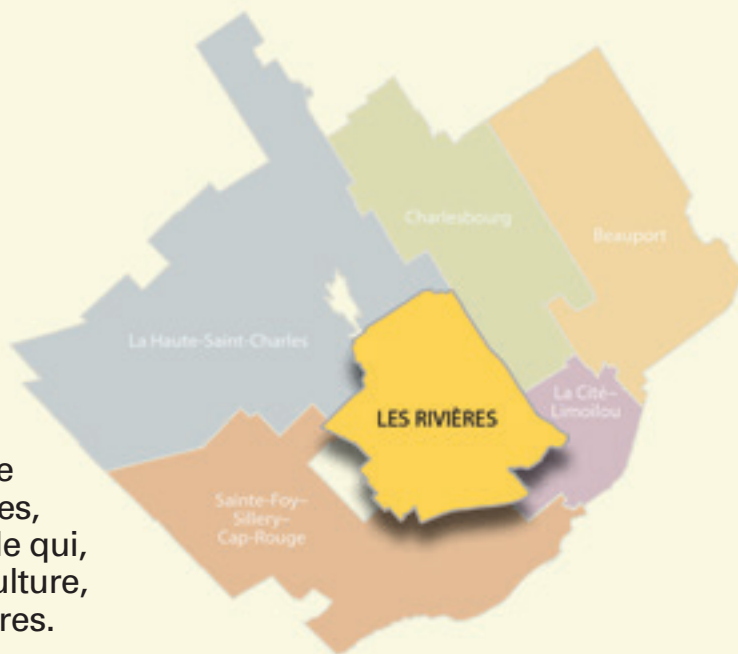
Nous vous convions à découvrir une ville de 450 kilomètres carrés. Une ville constituée d'anciens noyaux villageois et de rangs, de quartiers urbains, de commerces, d'industries, de milieux agricoles et forestiers, de lacs et de rivières, de vallées, de plateaux et de montagnes. Une ville qui, depuis 1608, ne cesse d'ajouter des volets à sa culture, à son art de vivre, à ses paysages et à ses frontières. Une ville en perpétuel mouvement...

Pour découvrir Québec, nous vous offrons ici des lieux, des repères, des adresses, des itinéraires, comme autant d'évasions et de sorties possibles. Pour bien en profiter, il faudra prendre le temps de s'arrêter, d'observer le paysage et d'aller vers les gens pour qu'ils racontent leur arrondissement. Et la surprise sera au rendez-vous parce que chaque arrondissement a sa personnalité, ses particularités et ses secrets bien gardés...

Ce cahier, le troisième d'une série de six sur les arrondissements de Québec\*, est une invitation à découvrir Québec autrement, par zones géographiques et par thèmes.

**Zoom sur nos coups de cœur en espérant qu'ils deviennent aussi les vôtres!**

\* Le nombre d'arrondissements est passé de huit à six le 1<sup>er</sup> novembre 2009.





Les feuillus abondent le long de la Saint-Charles.

## LES RIVIÈRES SOUS LE SIGNE DU CHANGEMENT

3

### DES LIEUX D'INTÉRÊT

<b>ZONE 1</b>	La côte des Érables : la nouvelle fierté des résidents	4
<b>ZONE 2</b>	Le boulevard Saint-Jacques ou la victoire de la ville sur la campagne	10
<b>ZONE 3</b>	Le paysage singulier du Vieux-Vanier	16
<b>ZONE 4</b>	Le secteur de la Coopérative aux Saules : à chaque famille sa maison !	22
<b>ZONE 5</b>	Le parc Boudreau : une belle signature de la banlieue	28
<b>ZONE 6</b>	Au Mesnil, un centre urbain propice à la vie de quartier	32
<b>ZONE 7</b>	Le secteur de la rue Bourdages : un lien étroit avec la rivière Saint-Charles	36
<b>ZONE 8</b>	Le Parc technologique : tout finit par se savoir !	40

### LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS

Le paysage naturel et humanisé	44
Abriter hommes et bêtes	50
Des témoins dignes de foi	56

### EN CONNAÎTRE PLUS...

Des promenades dans Les Rivières	62
Quelques repères chronologiques	66
Portrait de famille	68
Les Rivières en trois temps	70
Bibliographie sommaire	72
Les Rivières à vol d'oiseau	Couverture intérieure





# LES RIVIÈRES SOUS LE SIGNE DU CHANGEMENT

**A**vec ses séries de maisons neuves, ses parcs industriels, ses autoroutes et ses boulevards, l'arrondissement des Rivières offre un visage résolument urbain. Qui soupçonnerait aujourd'hui un passé rural de plus de 300 ans ? À preuve, la côte des Érables et ses bâtiments de ferme, devenue site du patrimoine. Ou encore le boulevard Saint-Jacques, qui montre lui aussi des traces de son passé agricole, du moins pour quelque temps encore... Difficile de croire qu'il y a 60 ans à peine, tout ce territoire n'était que champs et pâturages drainés par les trois importantes rivières que sont la Saint-Charles, la du Berger et la Lorette. Comment imaginer pareils bouleversements en si peu de temps ?

Pour en retracer les premiers signes, il faut vous attarder, comme nous l'avons fait, à certains secteurs du quartier de Duberger-Les Saules, développés dès les années 1940 sous l'impulsion du mouvement coopératif naissant ; ou au Vieux-Vanier, qui prend forme à la même époque, lui qui fut pourtant planifié des décennies plus tôt par des spéculateurs rêvant d'un second Limoilou. Il faut voir aussi la rue Bourdages et ses environs, où les résidents ont eu foi dans la renaissance de la rivière Saint-Charles. Ils savaient bien qu'un jour ils en remonteraient le fil à pied ou à bicyclette en y croisant des canards et des grands hérons. Puis il y a encore Le Mesnil qui vaut le détour, véritable petit centre urbain aux influences européennes, développé à travers champs.

Vous découvrirez également dans ce cahier des églises modernes, porteuses d'une liturgie renouvelée, au point d'en perdre son latin ! Et pour les sceptiques, la lumière viendra d'ailleurs, d'un parc technologique où la nature et l'art servent de décor à la recherche. Un plaisir pour les yeux ! Tout comme les magnifiques parcs verts de l'arrondissement qui suivent les rivières à la trace, pour le plus grand bonheur des amateurs de pêche, de canot, de kayak ou de randonnées pédestres.

Avouez qu'avec son site patrimonial unique, ses paysages urbains variés et ses espaces naturels invitants, il y a matière à quelques balades dans l'arrondissement des Rivières ! Et pour faciliter votre exploration, les zones et les thèmes de ce cahier vous serviront de boussole. Bonne visite !





## LA CÔTE DES ÉRABLES : LA NOUVELLE FIERTÉ DES RÉSIDENTS



Située à l'extrémité est de l'avenue Chauveau et à la jonction du boulevard Bastien, la côte des Érables est aujourd'hui une petite route tranquille, bordée de fossés et de quelques érables. Sur une distance d'environ un demi-kilomètre, dans un décor champêtre, elle regroupe avec la rue De Grandmaison une trentaine de bâtiments patrimoniaux. En plus d'une succession de maisons traditionnelles, on y retrouve une variété de bâtiments de ferme qui constituent un ensemble exceptionnel sur le territoire de la ville de Québec. Ce lieu garde bien en mémoire son passé rural, vieux de plus de trois siècles. Toutefois, il y a moins de 50 ans, l'activité agricole a décliné avant de disparaître presque complètement.

# ZONE 1

## Souvenirs champêtres

*« Le plus beau moment de la journée pour moi, c'était, à la noirceur venue : assis sur un voyage de foin qui nous embaumait de sa bonne odeur, la charrette traversait la prairie qui longeait la rivière du Berger. Je voyais alors deux ou trois renards apparaître dans le champ, s'arrêter, nous regarder longuement, comme pour nous remercier d'avoir agrandi leur terrain de chasse. »*

> Entrevue avec André Dorion, ancien résidant, juillet 2009



## Des familles près de la terre

À l'origine, la côte des Érables fait partie de la seigneurie de Saint-Ignace, concédée en 1647 aux Augustines de l'Hôtel-Dieu. Celles-ci font tracer des routes dans la profondeur de la seigneurie pour y favoriser la colonisation. L'une d'elles est la route Saint-Bernard, rebaptisée Saint-Bonaventure, qui deviendra l'avenue Chauveau et la côte des Érables. Afin de pourvoir aux besoins des habitants, les religieuses érigent un premier moulin en 1695 sur l'un des méandres de la rivière des Mères, aujourd'hui la rivière du Berger. L'orientation des terres face au soleil levant, la qualité des sols et un relief de pentes douces favorables à un égouttement naturel concourent à une vocation agricole hâtive. Dès 1707, les terres de la seigneurie sont presque toutes concédées et les lots de la future côte des Érables ne font pas exception. Ces derniers mesurent 1,6 kilomètre (25 arpents) de profondeur sur 84 mètres (1,5 arpent) de largeur. À leur limite nord, les lots sont traversés par la rivière du Berger, alors que du côté sud ils se prolongent jusqu'à la hauteur de l'actuel boulevard Lebourgneuf.

C'est sur ces terres que des familles pionnières et leurs descendants vont se consacrer à l'agriculture pendant 200 ou même 300 ans. La famille Trudelle, dont la présence est signalée en 1720, occupe jusqu'aux environs de 1985 la propriété sise au 1225 de la côte des Érables. Plus ancienne encore est la famille Jobin, établie dès 1659. Certains de ses descendants habitaient jusqu'à récemment au 9045, rue De Grandmaison.

< La grange-étable du 1255 de la côte des Érables, un bâtiment d'exception.

^ Alois Giroux devant la maison du notaire Jean-Baptiste Martel au 1270, côte des Érables. *Collection May Villeneuve.*



^ Antonio Trudelle et Charles Giroux devant le 1330 de la côte des Érables, vers 1955. ASHC; collection Claire Beaulieu.

### Une voie lactée

Au 19<sup>e</sup> siècle, les résidants profitent du réseau d'échanges ville-campagne et développent une agriculture qui approvisionne les marchés de la ville de Québec, notamment en foin, en blé, en orge, en pommes de terre et en carottes.

Au siècle suivant, l'agriculture est l'histoire d'une douzaine de fermes qui ont des traits communs : une maison, généralement éloignée du chemin, précède la grange-étable; à proximité, des dépendances meublent une cour ouverte. Au-delà, des champs bien alignés et clôturés, parsemés d'arbustes, qui se partagent en pâturages et en cultures. Seule ombre à ce tableau champêtre : celle que prodigue un orme, qui se répète presque de ferme en ferme et apporte un peu de fraîcheur aux Holstein au pâturage. Sur la côte des Érables, la production laitière est à l'honneur : Wilfrid Légaré a sa fromagerie au tournant des années 1930; Benoit Dorion, cultivateur et laitier, livre ses pintes de lait à la haute-ville, de maison en maison, comme son père Adélarde et son grand-père Réal. Frank Giroux, sur les pas de son père, distribue le lait dans les quartiers de Saint-Sauveur et Saint-Roch; Arthur Beaulieu a aussi sa « run » de lait, tout comme Charles-Henri Parent qui livre des bidons de lait à une communauté du chemin Sainte-Foy, où deux de ses sœurs sont religieuses.

Plusieurs colporteurs des bourgs environnants y font leur visite hebdomadaire. Ainsi, tous les vendredis, le boucher Georges Durand de Loretteville visite en voiture à cheval les ménagères de la côte; il abat les animaux de certains cultivateurs et reçoit en échange une partie de la carcasse. Moïse Verret, qui tient une boulangerie dans le Trait-Carré de Charlesbourg, livre son pain

### Les nouvelles d'Émérentienne

« Émérentienne Bédard habitait dans le haut de la côte des Érables. Elle avait perdu son mari jeune. Elle cousait très bien. Elle passait de maison en maison, on lui offrait le dîner et le souper, c'était compris. On lui donnait du linge à repriser ou une robe à faire, puis elle cousait toute la journée à la maison pour une somme de 4 \$. Elle nous apportait des nouvelles des gens de la côte et des autres rangs. »

> Entrevue avec May Villeneuve, résidante de Lebourgneuf, avril 2009



^ Au centre, la maison d'Adélarde Dorion illustre bien l'architecture traditionnelle de la côte des Érables. Collection May Villeneuve.

et ses brioches. Jules Parent, représentant de la coopérative de Charlesbourg, offre des graines de semence et des pièces de quincaillerie et d'équipement. Et puis, pour les agriculteurs qui ne font pas pouliner, il y a toujours le maquignon Constant Bordeleau de Québec-Ouest (Vanier), prêt à livrer « une belle bête » pour remplacer la Grise qui ira finir ses jours à l'abattoir de la 8<sup>e</sup> Avenue, aujourd'hui la rue Bélanger dans le quartier de Vanier. Constant Bordeleau, qui élève plusieurs centaines de chevaux, achète aussi du foin aux cultivateurs et leur donne à contrat des travaux de labour.



Le poulailler du 1255, côte des Érables.

En 1916, devant la gare de Charlesbourg-Ouest, Jean-Baptiste Trudelle, Arthur Beaulieu et Edmond Dorion vont à la pêche à Rivière-à-Pierre. ASHC; collection Claire Beaulieu.

La maison du 1380 de la côte des Érables a conservé son charme traditionnel.



^ Côte à côte



Dans les années 1940, la côte des Érables constitue un microcosme agricole qui deviendra témoin et acteur d'une société en mutation. Des rythmes bien établis ordonnent le quotidien des habitants. Les Aubé, Beaulieu, Bélanger, Dorion, Giroux, Légaré, Parent, Robichaud et Trudelle, qui cultivent tous la terre, côtoient quelques autres familles qui gagnent leur vie en ville. Les matins de semaine, Jean-Baptiste Martel, notaire, Hilaire Martel, fonctionnaire, les frères Wellie et Walter Johnston, employés de commerce, et quelques autres venus à pied du rang Saint-Joseph, aujourd'hui le boulevard Bastien, se rencontrent sur le quai de la gare de Charlesbourg-Ouest. Celle-ci se trouve à la jonction nord-ouest de la côte des Érables et de la voie ferrée, aujourd'hui le corridor des Cheminots. Un préposé à l'entretien de la gare vend les billets de train et alimente une « truie » dans la salle d'attente, l'hiver venu. Maurice Jobin y ramasse également le courrier « arrivé des gros chars », qu'il transporte au bureau de poste établi dans sa demeure au 9045, rue De Grandmaison.

Cette petite gare, une étape sur la ligne de chemin de fer qui relie Québec au Lac-Saint-Jean, est apparue dans les années 1880. Elle est non seulement un lieu de rencontre pour ceux qui travaillent en ville, mais aussi le point de départ de parties de pêche, d'une journée de magasinage au centre-ville, ou encore le point d'arrivée de citoyens venus passer l'été dans des maisons de ferme louées à des cultivateurs. C'est là également que, les beaux soirs d'été, Jean-Paul Linteau du rang Saint-Bonaventure, joue ses airs d'accordéon.

La vie des résidants est marquée par le passage quotidien des trains de 8 h 20 et de 17 h 45, qui amènent, matin et soir, une parade de gens à mallette, journaux sous le bras, s'intéressant à un autre monde. Cette parade est suivie d'une autre, plus désordonnée, celle d'une quinzaine d'écoliers qui se rendent à pied et reviennent de l'école du rang, aujourd'hui le 9146, rue De Grandmaison. À la fin des années 1940, les écoliers devenus trop nombreux occupent une classe aménagée dans le haut de la maison de l'épicier Jobin, au croisement de la côte et des rangs Saint-Joseph et Saint-Bonaventure. L'ouverture d'une nouvelle école au début des années 1950, toujours en activité au 1440 du boulevard Bastien, régularise la situation.

Un autre temps fort de la journée est celui où retentissent les cloches de l'église de Charlesbourg, qui, à 6 heures, midi et 18 heures, répercutent leur écho jusqu'à la côte des Érables. À l'angélus du soir, succède un autre appel, moins d'une heure plus tard, plus local celui-là, rituel d'un père qui, de son perron de maison, claironne à sa progéniture l'arrêt des travaux et des jeux : « Jean-Yves Parent, André Parent, Pierre Parent, François Parent, Diane Parent : chapelet ! » Tous agenouillés dans la cuisine, les enfants de la côte récitent à l'unisson, derrière la voix radiophonique du cardinal Maurice Roy, les « Je vous salue Marie » dans lesquels il est question du fruit de ses « entailles »... Sur la côte des Érables, l'agriculture déteint sur la religion.

▼ C.-H. Parent et P.-E. Dorion devant le 1230 de la côte des Érables, vers 1940.  
*Collection Benoit Dorion.*





- < La maison Trudelle, au 1225 de la côte des Érables, un bel exemple de demeure traditionnelle de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle.
- ∨ Le 1393-1395 de la côte des Érables, une résidence du début du 20<sup>e</sup> siècle.



### « Adieu veau, vache, cochon, couvée »

La pénétration du monde extérieur dans ce cadre champêtre s'accroît à la fin des années 1950, quand de nouvelles constructions font leur apparition sur certains lots agricoles. Ainsi, Arthur Roy, fonctionnaire, achète un terrain à la famille Trudelle et se construit une maison au 1205 de la côte des Érables; Maurice Bélanger, gardien de prison, érige une maison sur un emplacement occupé à l'origine par un chalet. L'ouverture de la rue Kirouac, aujourd'hui la rue des Gravieres, marque une brèche encore plus significative.

Hormis ces nouvelles constructions, d'autres bouleversements majeurs surviennent et suppriment à jamais la vocation agricole des lieux. La carrière Jos. Pagé, qui amorce ses activités en 1914 et poursuivra son expansion sous une autre raison sociale, investit au fil des décennies la partie haute de la côte des Érables, rayant de la carte la ferme de la famille Robichaud et une partie des bâtiments agricoles de la famille Johnston. La construction d'une voie reliant directement la route Sainte-Claire (boulevard Pierre-Bertrand)

au rang Saint-Bonaventure (avenue Chauveau) vient déstructurer de façon irrémédiable le tissu agricole dans sa partie méridionale. Enfin, l'installation du poste des Laurentides d'Hydro-Québec, dans les années 1960, nécessite l'expropriation de plusieurs terres agricoles, puis l'implantation de centaines de pylônes porte un coup dur au paysage rural.

Même si le corridor des Cheminots a remplacé la voie ferrée, même si l'agriculture a presque disparu et que la plupart des familles d'origine n'y sont plus, même si de nouvelles maisons sont apparues, la côte des Érables n'en demeure pas moins un petit nid champêtre en pleine ville. Avec ses maisons, ses bâtiments de ferme, elle laisse imaginer l'empreinte d'une paysannerie locale qui ne soupçonnait pas la richesse de son milieu. Afin de préserver ce passé rural, la Ville de Québec a accordé au secteur le statut de site patrimonial en 2007.





## LE BOULEVARD SAINT-JACQUES OU LA VICTOIRE DE LA VILLE SUR LA CAMPAGNE



À l'angle de l'avenue Chauveau et du boulevard Saint-Jacques, le paysage urbain est saisissant : derrière quelques maisons de ferme traditionnelles échelonnées le long du boulevard, se dressent des rangées de maisons fraîchement construites, couvrant tout le plateau vers l'est. On assiste visiblement à la disparition de l'ancien rang Saint-Jacques, un univers rural plusieurs fois centenaire, battu en brèche par la croissance urbaine.

### L'établissement des Pasquier, Dubost et autres

Le développement du boulevard Saint-Jacques remonte aux premiers temps de la colonie. On accorde les premières concessions au nord de l'artère, dans un secteur appelé le « Petit-Saint-Antoine ». Ce sont d'étroites bandes de terre, parallèles à la Saint-Charles, qui donnent sur l'actuel boulevard Bastien. Plus au sud, les parcelles suivent une autre orientation : comme elles ont leur front sur la rivière, elles sont perpendiculaires au cours d'eau. C'est cette partie de l'actuel boulevard qu'on appelait à l'origine le rang ou la côte Saint-Jacques, dite aussi « route de la Misère ».

# ZONE 2

◀ Rangée de maisons récentes derrière des bâtiments de ferme du boulevard Saint-Jacques.

La côte Saint-Jacques fait partie de la seigneurie de Saint-Gabriel, attribuée aux Jésuites en 1667. Les pères y accordent des concessions dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle, avec « tout le bois de haute futaie dont elles sont chargées ». En échange, le colon s'engage à défricher et à habiter sa terre, puis à remplir certaines obligations, comme la construction et l'entretien des chemins. Chaque année à la Saint-Martin (11 novembre), il doit verser une rente au seigneur et un montant symbolique, « le cens », en plus de lui donner « deux bons chapons vifs » ou l'équivalent en argent.

En 1733, la « Route St-Jacques dite la Misère » compte 14 concessionnaires occupant des lots de 1,3 kilomètre (20 arpents) de profondeur sur généralement 168 mètres (3 arpents) de front. Tous ont cultivé une partie de leur terre, dont les Allard, Bédard et Beaulieu, mais seulement huit ont déjà bâti maisons et granges : un dénommé Lessard, André et François Chartré, Joseph Verret, Jacques Dubost, Eustache Moran, Louis Loisel et Philippe Pasquier. Certains de leurs descendants, les Paquet et les Dubeau, habitent toujours le boulevard Saint-Jacques en 2010.

Le rang Saint-Jacques est en grande partie défriché et habité vers 1760, même s'il reste des parties boisées à l'arrière des terrains et au sud du rang. Comme les habitants relèvent de la paroisse de Saint-Charles-Borromée, ils se rendent à l'église de Charlesbourg par le rang Saint-Bonaventure, aujourd'hui l'avenue Chauveau.

▼ Les Paquet devant la grange familiale. *Collection famille Dubeau.*

## L'ÉTAT DE LA ROUTE OU LA PAUVRETÉ ?

Le surnom de « la Misère » remonte à l'époque de la Nouvelle-France. Certains en expliquent l'origine par le mauvais état de la route qui, les jours de pluie, se creusait d'ornières profondes où les roues des voitures s'enlisaient. On peut aussi avancer que l'épithète se rapporte plutôt à la pauvreté des premiers habitants dont les terres, aux premiers contreforts des Laurentides, ne sont pas des plus fertiles.

Alignement des terres de la côte Saint-Jacques et du « Petit-Saint-Antoine ».  
Extrait d'une carte de A. E. B. Courchesne, 1903.



Après la distribution des prix à l'école du rang, à la fin des années 1940.  
Collection Marcel Moffet.



### ▼ L'école, point de repère et symbole

Les habitants du rang Saint-Jacques fréquentent l'église de Charlesbourg jusqu'au tournant du 19<sup>e</sup> siècle, quand ils sont rattachés à la paroisse de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, fondée officiellement en 1827. Sur le plan civil, ils sont intégrés à la municipalité du même nom au milieu du 19<sup>e</sup> siècle.

À la même époque, on établit une école de rang sur la côte de la Misère. Le modeste bâtiment de bois est construit en 1848 sur un terrain donné par Jacques Genest et Charlotte Cloutier. Son emplacement est choisi avec soin, de façon à desservir aussi les enfants de « Saint-Bonaventure ». Reconstitué en 1852 à la suite d'un incendie et à nouveau en 1915, le bâtiment acquiert de l'importance avec le temps pour même devenir un symbole et un point de repère. Il servira ultimement de démarcation entre la partie « du haut » et celle « du bas » du rang.

Avec ses fermes, son école et bientôt sa croix de chemin, le rang Saint-Jacques forme une petite unité territoriale presque auto-suffisante, où les habitants fabriquent et produisent ce dont ils ont besoin pour vivre : nourriture, toile, vêtements, savon. Quand la famille acquiert un peu d'aisance matérielle, elle reconstruit ou agrandit la maison de bois d'origine en orientant la façade au sud pour bénéficier d'un maximum d'ensoleillement. Encore aujourd'hui, on reconnaît ainsi les plus anciennes résidences du boulevard.

▼ La maison ancestrale des Paquet, au 9354 du boulevard Saint-Jacques.



## DU COUP DE FOURCHE AU BANNISSEMENT

En 1704, deux habitants du rang Saint-Jacques en viennent aux coups. Selon les témoignages entendus au procès qui s'ensuit, le menuisier Nicolas Ledoux dit Latreille aurait tendu un guet-apens à François Chartré, qui revenait du « moulin des mères » chargé de deux minots de farine. Chartré fut assailli « de manière excessive de coups de baston tant à sa teste qu'aux autres parties de son corps » et sérieusement blessé. Ledoux dit Latreille aurait voulu ainsi se venger de Chartré, à qui il devait 30 livres d'amende pour avoir donné un coup de fourche à sa femme. L'agresseur fut emprisonné, condamné à de nouvelles amendes et banni du district de Québec pour trois ans. *BAnQ-Q; Pièces judiciaires et notariales, 1704-1405.*



Le rang Saint-Jacques vers 1945. L'école de rang est au premier plan, à droite.  
AVQ; fonds de la Société culturelle de Ville Les Saules; n° 21679.

### Un sanctuaire contre les excès

Le paysage rural, voire bucolique, attire les citadins en quête de tranquillité. La route étroite et bordée d'arbres, suivant fidèlement les soubresauts des collines, invite à la balade. On peut aussi se baigner dans la Saint-Charles ou taquiner la carpe et le goujon. Dès les années 1910, certains se font construire des résidences d'été sur le bord de l'eau; d'autres occupent une ou deux pièces dans des maisons d'habitants.

Dans une des baies de la rivière, une plage en particulier attire les baigneurs, ce que l'abbé Wilfrid Caron, curé de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, voit d'un mauvais œil. Selon certaines sources, ce serait à sa demande qu'on aurait élevé un lieu de prière à proximité : une statue de la Vierge montée sur un socle de cailloux ronds. Le petit sanctuaire, qu'on appelle la « grotte Saint-Jacques », est aménagé à la fin des années 1930 sur un terrain donné par Jean-Baptiste Dubeau.



^ Démolition de l'un des derniers bâtiments de ferme du boulevard Saint-Jacques.

### Des travaux et des champs

Dans les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, la plupart des agriculteurs sont spécialisés dans la culture maraîchère et surtout dans l'industrie laitière qui assure un revenu régulier à l'année. Les légumes sont vendus à Loretteville, à Saint-Émile ou dans les épiceries de Québec. La livraison du lait se fait de porte en porte à Saint-Sauveur, Saint-Malo ou Limoilou. Les habitants du rang seraient même les premiers de la région à livrer du lait froid, grâce à un système de refroidissement fonctionnant à l'eau courante.

Pour nourrir les troupeaux de vaches, le foin devient une culture importante, comme celle de l'avoine, utilisée dans l'alimentation des chevaux, des animaux indispensables pour le transport et les travaux des champs. Certains agriculteurs produisent aussi de la drêche, un résidu de l'orge, vendue à la brasserie Boswell de Québec pour fabriquer de la bière.

« Plusieurs habitants du rang n'avaient que huit ou dix vaches. Mon père, Adélarde Moffet, était un véritable entrepreneur : il a eu jusqu'à 35 vaches, toutes des Holstein. Avec le temps, il a réussi à acheter deux autres terres qui ont plus que doublé la terre initiale. »

> Entrevue avec Marcel Moffet, juillet 2009



### L'abandon de la production laitière

« Moi j'ai continué à vendre du lait cru jusqu'au milieu des années 1970. Puis ç'a été interdit par le gouvernement. J'ai donc abandonné le métier pour devenir chauffeur d'autobus. J'ai vendu le reste de ma terre il y a quatre ou cinq ans. »

> Entrevue avec Léon Paquet, représentant de la neuvième génération de Pasquier/Paquet, juillet 2009

### La ville étend ses tentacules

Dans l'après-guerre, les développements immobiliers se succèdent à Duberger, aux Saules, à Loretteville et à Neufchâtel, si bien que les terres agricoles du rang Saint-Jacques forment une enclave rurale au sein de quartiers résidentiels.

L'unité territoriale et le sentiment d'appartenance à une même grande famille sont ébranlés lorsqu'on rattache en 1945 la partie sud du rang à la nouvelle paroisse de Sainte-Monique-des-Saules. Le nord sera intégré à la paroisse de Saint-André en 1962. Sur le plan administratif, ce sont les nouvelles municipalités de Duberger et de Neufchâtel qui se partagent le territoire.

Signe des temps, l'école de rang ferme ses portes en 1962, deux ans avant l'élargissement du boulevard et la coupe des ormes centenaires qui le bordaient. Des bungalows sont construits près des résidences anciennes, souvent pour loger les enfants d'agriculteurs, qui eux ont délaissé les travaux des champs. Puis une voie est ouverte sur la terre de Pierre Paquet pour y installer 13 de ses 14 enfants, l'aîné, Léon, conservant la maison paternelle. C'est aujourd'hui la rue Philippe-Pasquier.

Au milieu des années 1960, il reste encore 18 fermes sur le boulevard Saint-Jacques, dont 13 essentiellement laitières. Mais l'industrie agricole est à l'agonie. Dès la fin de la décennie, on implante un premier ensemble résidentiel sur la terre des Allard, au sud du boulevard. Le coup d'envoi est donné. Suivant un mouvement vers le nord, les terres agricoles sont graduellement loties à partir des années 1980. Le développement se poursuit vers l'est et au-delà de l'avenue Chauveau à l'arrivée du nouveau millénaire. Quant à l'école de rang, symbole identitaire, elle est complètement détruite par un incendie en mai 2006, huit ans après la mise sur pied d'un comité de citoyens préoccupés par la sauvegarde de l'un des rares spécimens de ce type d'école dans la région de Québec.

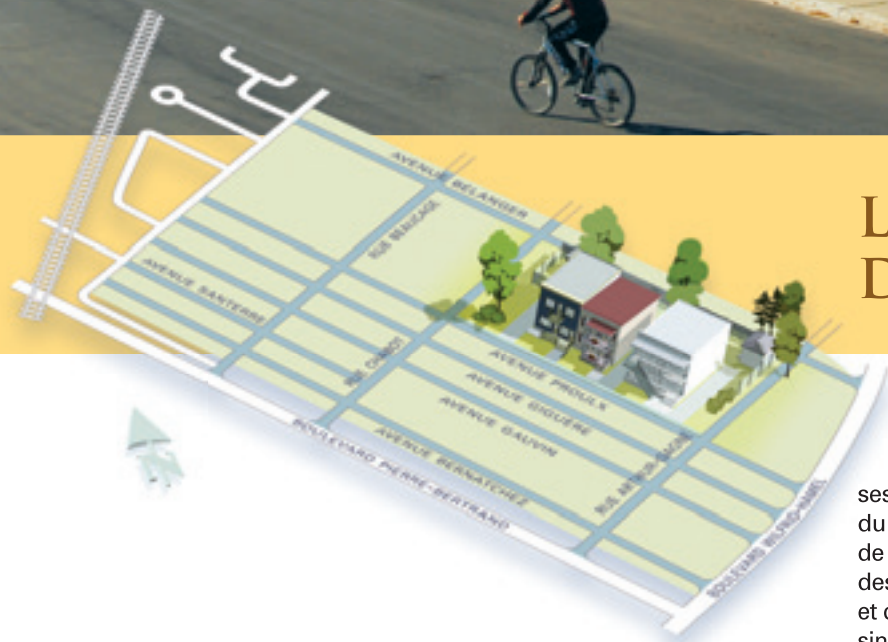
Aujourd'hui, seul l'observateur attentif peut repérer, ici et là, sur un boulevard à la circulation dense, quelques résidences anciennes, de rares bâtiments de ferme, la croix de chemin et le sanctuaire à la Vierge. Autant de témoins d'un passé révolu.



< Derrière la résidence et les bâtiments de ferme de la famille Dubeau, les premiers bungalows de la rue Philippe-Pasquier vers 1963. Collection famille Dubeau.



## LE PAYSAGE SINGULIER DU VIEUX-VANIER



**D'**une urbanité certaine par ses bruits, ses formes, ses couleurs et la circulation dense de la rue Beaucage, cette zone du Vieux-Vanier dégage aussi, paradoxalement, de l'espace et de l'oxygène. Une impression qui émane sans doute de la largeur des artères et des terrains, de la faible densité des îlots d'habitation et de la présence des Laurentides en toile de fond. Un paysage urbain singulier... qui découle en grande partie du développement chaotique amorcé au début du 20<sup>e</sup> siècle par des spéculateurs fonciers.

# ZONE 3

< Une rangée de duplex, avenue Giguère, construits en retrait de la rue sur des terrains de bonnes dimensions.

### Le parc Savard : de l'estrade à l'hôpital

Comprises à l'origine dans la seigneurie de Saint-Joseph ou de l'Espinay, les terres du secteur sont défrichées et cultivées dès le milieu du 17<sup>e</sup> siècle. Occupées finalement par les Dorion, Carreau, Fontaine, Girard ou Sanfaçon, certaines passent après la Conquête à des fermiers britanniques : les O'Neill, Jack, Gillespie ou McGill. Intégré à la municipalité de La Petite-Rivière en 1902, le territoire est traversé au sud par le chemin des Commissaires, aujourd'hui le boulevard Wilfrid-Hamel. Le lien avec Québec s'effectue par le pont Scott, reconstruit à plusieurs reprises depuis 1790.

Le paisible secteur rural, surnommé « la Petite Rivière sans bruit », devient un lieu de promenade et de villégiature au tournant du 20<sup>e</sup> siècle. Le commerçant de chevaux Elzéar Savard s'y fait construire une maison secondaire près du pont Scott. Au nord

du chemin des Commissaires, entre les actuels boulevard Pierre-Bertrand et avenue Gauvin, le reste de sa terre devient un centre d'attractions et d'amusements. On y trouve une estrade et une piste pour les courses de chevaux, ainsi qu'un hôtel et un pavillon où se déroulent des expositions agricoles et des spectacles : chanson, opéra-comique, danse et variétés sont au programme.

Elzéar Savard vend en 1904 une parcelle de sa terre au gouvernement fédéral pour l'érection d'un hôpital destiné aux immigrants contagieux. L'établissement sert plus tard à soigner les Amérindiens et les Inuits, avant d'être vendu au gouvernement provincial. On construit alors sur son emplacement, au début des années 1960, l'hôpital Christ-Roi, aujourd'hui un centre d'hébergement de soins de longue durée (CHSLD).

∨ Une grange, en 1947, près de la rivière Saint-Charles. Un vestige du passé rural des lieux. BANQ-Q; photographie Gérard Morisset; E6.



« À Vanier, on ne se sent pas en ville comme sur le boulevard Charest ou la rue Saint-Joseph, qui sont trop bruyants, trop renfermés. En face de chez moi, il y a un grand champ. Les rues sont larges, les terrains sont grands et il y a beaucoup d'arbres. »

> Entrevue avec Rita Roger, septembre 2009





### On lotit le territoire

Le début du 20<sup>e</sup> siècle est marqué par une croissance économique et démographique soutenue. Le manque d'espace pour les développements immobiliers et industriels incite la Ville de Québec à annexer, à partir de 1908, Saint-Malo, Limoilou et Ville Montcalm. Elle envisage aussi l'annexion de La Petite-Rivière, ce qui éveille l'intérêt des spéculateurs. Entre 1912 et 1914, sept sociétés immobilières achètent presque toutes les terres qui correspondent aujourd'hui au quartier de Vanier.

< Plan de 1915 où l'on remarque le Vandyke Park, la compagnie du Parc Savard et le Fair View Park. ASBPQ; extrait d'un plan de A. E. B. Courchesne, 1915.

La compagnie Frontenac (ou Fair View Park) ouvre en 1912 les actuelles avenues Turcotte et Plante, où elle construit une quarantaine de maisons. La compagnie du Parc Savard trace la rue Bernatchez à l'est de la route Sainte-Claire, aujourd'hui le boulevard Pierre-Bertrand. Entre les deux développements, la Vandyke Land, propriété du marchand Thomas Hatch Vandyke et de l'hôtelier Frederick Elsworth Osgood, est lotie en 1913.

La compagnie Vandyke suit les modèles d'aménagement courants à l'époque, notamment à Limoilou, en dessinant des artères larges, ordonnées en un quadrillage parfait. L'îlot type comprend 20 lots disposés de chaque côté d'une ruelle, soit 40 terrains de 7,3 mètres (24 pieds) de profondeur sur 9,1 mètres (30 pieds) de front. En largeur, les parcelles comptent 1,8 mètre (6 pieds) de plus que celles de Limoilou !

Les sociétés immobilières anticipent un développement rapide puisqu'on annonce l'ouverture d'ateliers ferroviaires dans le quartier de Saint-Malo, une source d'emploi susceptible d'attirer des résidents. Mais le projet tarde à se concrétiser et les terrains de La Petite-Rivière, éloignés de la ville et dépourvus d'aqueduc et d'égouts, ne trouvent pas preneurs. La compagnie Frontenac fait faillite en 1914.

Rassemblement religieux dans le secteur de l'avenue Plante, vers 1940. AVQ; fonds F4 (Ville de Vanier).





^ Le conseil municipal de Québec-Ouest à la fin des années 1940, autour du maire Ludger Bélanger. AVQ; fonds F4 (Ville de Vanier).

### La ville aux mains de spéculateurs

Décidées à orienter le développement des lieux, les puissantes sociétés immobilières obtiennent du gouvernement qu'on érige en municipalité le territoire à peine peuplé. Ainsi naît en 1916 la ville de Québec-Ouest, détachée de La Petite-Rivière. Elle prendra le nom de Vanier 50 ans plus tard. La première décennie de son existence se déroule sous la gouverne des promoteurs fonciers qui choisissent les maires parmi eux et tiennent leurs réunions à Québec, dans les bureaux des sociétés immobilières. Même en période électorale, la boîte de scrutin se retrouve dans la capitale !

Au départ, les magistrats s'emploient à valoriser leurs terrains. Ils s'attaquent vite à la prostitution florissante en ouvrant une prison dans un entrepôt de l'hôpital de l'Immigration. Pour faire moderne, comme à New York, les rues sont numérotées : les avenues

## AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS

En 1913, la Ville de Québec interdit formellement la prostitution sur son territoire. Plusieurs maisons de débauche s'établissent alors hors des limites de la ville et notamment à La Petite-Rivière. Le conseil de Québec-Ouest tente d'enrayer le problème en faisant emprisonner les prostituées, et certains citoyens opèrent même des raids contre les bordels de la route Sainte-Claire. Rien n'y fait. En avril 1917, Napoléon Lamothe y va de sa suggestion : il propose qu'on tolère ces maisons « pour des raisons d'hygiène, de commerce et nationales » en exigeant des tenancières le paiement d'indemnités. Sa proposition ne sera finalement pas retenue...

Van Dyke et Osgood, aujourd'hui Proulx et Giguère, deviennent ainsi les 9<sup>e</sup> Avenue et 10<sup>e</sup> Avenue. On améliore également les communications avec Québec en faisant construire en 1924 le nouveau pont Marie-de-l'Incarnation.

La population passe de 130 à 600 habitants au cours des années 1920. En dépit des demandes répétées des citoyens, il faut une injonction du Service provincial d'hygiène pour que soit installé un système d'aqueduc et d'égouts, à partir de 1924, l'année où arrive aussi l'électricité. Le premier hôtel de ville est construit deux ans plus tard dans l'actuelle rue Plante, en même temps que le couvent. Puis on érige une chapelle dans la 8<sup>e</sup> Avenue, en 1929, au moment de la fondation de la paroisse de Notre-Dame-de-Recouvrance, aujourd'hui Notre-Dame-de-Vanier.



◀ En 1937, le secteur est peu développé et les terrains vagues prédominent.  
AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 19142.

### Survivre à la Crise

Les sociétés immobilières perdent leur emprise sur Québec-Ouest au début des années 1930, au moment où de nombreux « réfugiés de la crise économique » s'y installent, attirés par les terrains moins chers et plus vastes qu'à Québec. On peut facilement y aménager un potager et une basse-cour, des ressources essentielles pour les familles vivant surtout du secours direct, soit des allocations de subsistance.

À la fin de la décennie, Québec-Ouest a l'allure d'un gros village avec ses trottoirs de bois et ses chemins de terre qui se transforment en boue les jours de pluie, d'où son surnom de « Québec Vase ». Les 3 500 habitants se concentrent surtout à la sortie du pont Marie-de-l'Incarnation, autour de l'avenue Plante. Sur les terres des compagnies Vandyke et Savard, les îlots d'habitation sont entrecoupés de terrains vagues, illustration tangible de l'absence de planification.

Les habitants construisent eux-mêmes leurs modestes logis avec les matériaux, souvent recyclés, qui leur tombent sous la main : bois, bardeaux, papier goudronné. Unifamiliales ou duplex, les maisons sont peu coûteuses et simples, généralement de plan carré et à toit plat. S'il y a ornementation, elle se retrouve aux corniches.

▼ Jacques Bélanger en 1947 dans un secteur semi-urbain où les trottoirs sont toujours de bois. Collection Jacques Bélanger.



### Des maisons moins chères à Québec-Ouest

« À la fin des années 1920, Émile Nolin, peintre en bâtiment, n'a que 18 \$ par semaine pour nourrir sa famille de neuf enfants. En mai 1927, il aménage [sic] dans une maison de la rue Bélanger qu'il a construite lui-même : un 6 pièces avec baignoire qui lui revient à 8 \$ par mois. À Québec, il en coûterait au moins 12 \$ pour un loyer plus modeste. »

> Extrait de *L'Album-souvenir des 25 ans de mairie de Jean-Paul Nolin* [fils d'Émile], 1987

## À l'époque des trottoirs de bois

*« Moi, je suis né en 1945 sur la rue Chabot où mes parents avaient une épicerie. Dans ce temps-là, les rues étaient en gravelle, les trottoirs en bois et il y avait beaucoup de terrains vagues [...]. Les maisons étaient propres mais pas finies; souvent recouvertes de papier goudronné. »*

> Entrevue avec Jacques Bélanger, septembre 2009



## L'expansion de l'après-guerre

En 1947, Québec-Ouest est devenue une agglomération de 6 200 habitants, regroupés au sud de la voie ferrée du Canadien National, entre la route Sainte-Claire et l'avenue Turcotte. La rue Beaucage est l'unique voie est-ouest qui traverse tout le territoire, y compris la terre de James Gillespie, une enclave rurale jusqu'aux années 1960. Au rez-de-chaussée de certaines résidences, souvent à l'angle de deux rues, on trouve de petites épiceries, des boucheries, des casse-croûte, des restaurants ou des magasins de « variétés ». Près de la voie ferrée, entre les avenues Bélanger et Proulx, l'Abattoir de la Coopérative fédérée de Québec vient d'ouvrir ses portes. Comme c'est un gros employeur local, on supporte les odeurs... Dans la 10<sup>e</sup> Avenue, aujourd'hui l'avenue Giguère, les Sœurs du Bon-Pasteur prennent une maternité en charge en 1949, offrant de bonnes conditions d'accouchement aux mères. Y naîtront 7 000 enfants, jusqu'à la fermeture de l'établissement en 1962.

▼ À l'œuvre dans un local de la Coopérative fédérée de Québec-Ouest. BANQ-Q; photographie Paul Girard, 1949; E6.



▼ Un alignement d'immeubles caractéristiques du Vieux-Vanier.



Le Vieux-Vanier prend sa morphologie définitive au tournant des années 1960, lorsqu'on prolonge les rues Blouin et Chabot à même l'ancienne terre agricole de James Gillespie. L'amélioration des finances de la municipalité, depuis l'ouverture du parc industriel et l'essor du développement résidentiel, au nord de la voie ferrée, n'apporte aucun changement dans l'aspect du lieu, son large quadrillage et ses îlots aérés où dominent les duplex. Cependant, les commerces de proximité disparaissent avec l'ouverture du centre commercial Place Fleur de Lys et l'arrivée de magasins de détail sur le boulevard Wilfrid-Hamel.

Grâce à des programmes de subventions à la rénovation, l'aspect des résidences est amélioré à partir du milieu des années 1980. La plupart des ruelles disparaissent au cours de la décennie suivante, au profit des riverains qui agrandissent ainsi leurs cours arrière. La plantation d'arbres le long de certaines artères, l'aménagement et le réaménagement de parcs de quartier apportent aussi une bouffée d'air frais. Reliquat du développement cahotique des sociétés immobilières, les terrains vagues disparaissent graduellement au profit d'ensembles résidentiels.



## LE SECTEUR DE LA COOPÉRATIVE AUX SAULES : À CHAQUE FAMILLE SA MAISON !



**A**u sud du boulevard Wilfrid-Hamel, le secteur résidentiel de la Coopérative est une belle découverte. Entre la rue Jacques-Crépeault et les avenues Claudel et de Fatima, il surprend par son architecture homogène, le tracé particulier de certaines rues – hors du quadrillage habituel – et ses arbres matures. Plus ancien développement résidentiel du quartier des Saules, il doit son existence à la Ligue ouvrière catholique et aux syndicats catholiques, deux ardents défenseurs, dès les années 1940, de l'accès à la propriété pour la classe ouvrière.

# ZONE 4

## Une maison pour le roi de la création

« [...] il faudrait songer à assurer à l'homme non seulement ses vêtements mais aussi sa maison. Si l'on veut qu'il organise sa vie intime selon ses goûts et ses besoins, si l'on veut qu'il jouisse d'une liberté légitime au milieu de la société de ses frères, il faut lui reconnaître le droit d'avoir une maison où il lui sera possible de jouer en petit son rôle de roi de la création ».

> Père Georges-Henri Lévesque, *Ensemble ! La revue de la coopération*, 1944

### Une maison pour chaque famille

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, tout le secteur est formé de terres agricoles rattachées à la paroisse de L'Ancienne-Lorette. Le lot n° 10 du cadastre officiel appartient à Gaudiase Noël, qui se départ de la majeure partie de sa terre, environ 28 hectares, en 1943. La transaction de 9 000 \$ est conclue avec la Caisse populaire Saint-Malo, qui revend aussitôt la propriété, pour le même montant, à la coopérative L'Habitation ouvrière.

Cette coopérative est créée en août 1943, à l'initiative d'une quinzaine de personnes majoritairement membres de la Ligue ouvrière catholique. Fondée quelques années plus tôt, la Ligue oriente son action sur le relèvement moral et l'amélioration des conditions de vie des salariés, cols blancs et cols bleus. Ses chevaux de bataille : la famille et surtout le logement, un problème aigu dans la capitale au cours de la Seconde Guerre mondiale. Attirés par les emplois offerts dans les usines d'armement et de matériel de guerre, des centaines de travailleurs s'établissent alors dans les quartiers centraux de Québec : Limoilou, Saint-Sauveur, Saint-Malo, Saint-Roch et Saint-Jean-Baptiste. Les logements sont chers, surpeuplés et souvent insalubres. Les taudis y existent à l'état endémique.

Dès 1943, la Ligue exige du gouvernement provincial, avec plus ou moins de succès, l'amélioration des conditions d'habitation. Appuyée par l'Église catholique, le mouvement coopératif, les sociétés Saint-Jean-Baptiste et la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, qui devient plus tard la CSN, elle demande la mise sur pied d'un programme d'accession à la propriété individuelle et plus spécifiquement à la maison unifamiliale. On pense alors que les immeubles d'appartements, surtout ceux dotés d'ascenseurs, peuvent entraîner des désordres moraux et « remplacer les petits bois d'autrefois pour les expériences amoureuses ». La maison individuelle favorise au contraire « l'enracinement de la cellule familiale » tout en garantissant « l'intimité de chacun des membres de la famille ». D'où le slogan de la Ligue : « À chaque famille, sa maison ! »

La Ligue ne limite pas son action à faire pression sur l'État. Elle considère que la responsabilité première du logement incombe aux ouvriers eux-mêmes, qui doivent s'organiser et se rassembler pour se loger. Et quoi de mieux que le mouvement coopératif pour y arriver !

← Les premières maisons de la coopérative, rue Jacques-Crépeault.

∨ Au premier rang, les 13 premiers sociétaires de L'Habitation ouvrière. Derrière, au centre, l'abbé Jacques Crépeault, aumônier de la Ligue. *Collection Jacqueline Demers.*



## Les deux premières vagues de construction

L'Habitation ouvrière est l'une des premières coopératives d'habitation de la région de Québec. Contrairement aux regroupements de « bâtisseurs », qui reposent sur la corvée et l'autoconstruction, elle est axée sur l'accès à la propriété. L'idée est de rassembler un nombre assez important de coopérateurs pour bénéficier d'un pouvoir d'achat et d'emprunt. La Caisse populaire Saint-Malo accepte de financer la construction des maisons de L'Habitation ouvrière, estimées à 3 500 \$ l'unité.

La coopérative réalise elle-même les infrastructures de base, égouts et tranchées d'aqueduc, diminuant ainsi le futur compte de taxes des sociétaires. Le premier chantier de 13 maisons unifamiliales ouvre en 1943. Établies surtout dans l'actuelle rue Jacques-Crépeault, les résidences d'un étage et demi comportent généralement quatre pièces : un salon, une cuisine et deux chambres. Sous les combles, le percement de lucarnes permet d'ajouter une chambre qui devient dans certains cas... une salle de classe. Les 13 premières familles, dont les Boucher, Demers, Émond, Fiset, Huot, Lévesque, Picard et Vézina, emménagent en 1944 en plein champ de marguerites !

Un espace laissé libre pour les activités récréatives et communautaires en 1951. C'est aujourd'hui le parc Adélarde-Godbout. *BAnQ-Mtl; photographie Joseph Guibord; E6.* >

La famille d'Adjutor Demers vers 1943, l'une des 13 premières familles établies dans le secteur de la Coopérative. *Collection Jacqueline Demers.* v



*« Mon père, Adjutor Demers, était cordonnier à Saint-Sauveur, où l'on vivait en logement. Quand je suis arrivée ici, en 1944, il y avait des champs partout et les rues n'étaient pas faites... On allait à l'école dans une classe aménagée à l'étage, au-dessus de chez nous. Il y avait une autre école privée en face, chez Henri Fiset. Et puis il n'y avait pas encore d'église, ce qui choquait beaucoup ma grand-mère, qui disait : "Charogne de Saules! On peut même pas aller à messe!" »*

> Entrevue avec Jacqueline Demers, septembre 2009



« On avait aussi un parc qui servait de terrain de jeux et où il y avait des parties de balle tous les dimanches. Chaque année, il s’y déroulait une fête foraine pour les sociétaires de L’Habitation ouvrière. En soirée, on projetait des vues pour les enfants. Ensuite, il y avait de la danse pour les adultes. »

> Entrevue avec René Couture, ancien résidant, octobre 2009

D’autres séries de maisons plus vastes sont construites à la fin des années 1940. Dotées de quatre chambres à coucher à l’étage, elles sont offertes à 8 000 \$ l’unité. On les retrouve au nord des avenues de Fatima et Louis-Fréchette, aujourd’hui Claudel, et le long de la rue René-Goupil, aujourd’hui l’avenue Mauriac. Cette dernière est ouverte en bordure d’un terrain dégagé, réservé dès le départ comme lieu récréatif et communautaire, aujourd’hui le parc Adélard-Godbout. À l’instigation sans doute de l’abbé Jacques Crépeault, aumônier de la Ligue, on y installe une croix.

Pour l’aménagement des lieux, on s’inspire visiblement des idées qui circulent à l’époque dans le mouvement coopératif et que l’on retrouve en 1944 sous la plume de Lucien Mainguy dans *Ensemble! La revue de la coopération*. L’architecte écrit qu’il faut préserver des espaces libres dans les nouveaux développements, « où l’on se repose, où l’on se promène, où l’on joue, où l’on fait du sport ». Il suggère également de créer des voies courbes, comme les rues Pie-X et Maria-Goretti, qui inviteront à la circulation lente.

▼ En 1951, les maisons des Lagacé, Lalonde et Lévesque. BANQ-Mtl; photographie Joseph Guibord; E6.







« Ma famille s'est établie en 1954 dans le secteur de la Coopérative. On arrivait du quartier Saint-Roch où l'on vivait à 11 dans un 5 pièces, sans bain, sans douche, ni eau chaude. Mon père, monotypiste à L'Action catholique, avait acheté une des maisons à deux étages construites par les syndicats catholiques, rue Louis-Fréchette. Pour nous, c'était le grand luxe. »

> Entrevue avec Gabriel Boucher, septembre 2009

### Troisième vague : les maisons des syndicats catholiques

Au début des années 1950, la Ligue ouvrière catholique s'occupe davantage de la famille et de l'école que de la question du logement. C'est donc le conseil central de la Confédération des travailleurs catholiques qui reprend le flambeau, sous la direction de son délégué, Adélarde Mainguy.

L'année même de la fondation du village de Sainte-Monique-des-Saules et de l'ouverture de la petite école Maria-Goretti, en 1953, 12 nouvelles maisons sont érigées par les syndicats catholiques. L'année suivante, une trentaine de résidences sont mises en chantier. Recouvertes de bardeaux d'amiante blancs, les maisons de cette troisième vague font 7,9 mètres (26 pieds) sur 7,3 mètres (24 pieds). Elles comptent sept grandes pièces réparties sur deux niveaux : au rez-de-chaussée, la cuisine, un boudoir, le salon et d'une toilette; à l'étage, quatre chambres à coucher et une salle de bain. On les retrouve le long des avenues de Fatima, Louis-Fréchette et Monseigneur-Garant, des artères où l'on va rapidement planter des arbres, pour compléter l'aménagement des lieux.

Vendues 6 400 \$, terrain compris, les constructions des syndicats catholiques n'exigent qu'un déboursé mensuel d'environ 37 \$, taxes et assurances incluses. Encore une fois, on vise les familles nombreuses dont le chef de famille est salarié. Pour éviter la spéculation, on empêche la revente des maisons à un étranger avant 10 ans. On interdit également la transformation en duplex pour que chaque famille ait l'espace nécessaire à son plein épanouissement.

▼ Roland Couture à l'œuvre, lors de la construction des maisons des syndicats catholiques en 1955. Collection René Couture.



Les jeunes Fleury, Couture et Huot, prêts pour une course de tacots !  
Collection René Couture.

Le 18 novembre 1956, M<sup>gr</sup> Roy bénit la 150<sup>e</sup> résidence de la coopérative, qui en comptera encore une dizaine. L'ensemble résidentiel de plus de 1 000 habitants, dont 700 enfants d'âge scolaire, forme un secteur dynamique, tissé serré, où la vie communautaire est intense. À l'angle des rues Monseigneur-Garant et Claudel, un ancien baraquement militaire sert aux activités de loisirs et notamment à quelques soirées dansantes avec orchestre, organisées par Jean-Paul Boulé et Ludger Roberge. Mais le curé Antoine Masson, de la nouvelle paroisse de Sainte-Monique, veille au grain : le local sera finalement converti en salle de quilles.

La municipalité de Sainte-Monique-des-Saules abandonne définitivement son caractère villageois à l'aube des années 1960 pour devenir une ville de banlieue en pleine expansion. Lorsque L'Habitation ouvrière est dissoute en 1967, elle laisse dans son sillage un quartier homogène que chaque famille améliore à sa façon. La végétation devenue mature et l'entretien soigneux des maisons, rénovées en conservant leur cachet, en font aujourd'hui un milieu de vie fort agréable et harmonieux.



Un secteur à la végétation abondante. Ici, l'avenue Monseigneur-Garant.



### Au royaume des tacots

« Quand on jouait à la cachette, on se ramassait à plus de 20 enfants et on pouvait jouer des heures de temps au hockey sans se faire déranger par des autos. Puis, comme il y avait beaucoup de travailleurs dans la coop, on apprenait très vite les rudiments de la mécanique. On trouvait des planches, des roues de carrosses ou de vieilles tondeuses et on se faisait des tacots. »

> Entrevue avec Jacques Boulay, ancien résidant, janvier 2010



## LE PARC BOUDREAU : UNE BELLE SIGNATURE DE LA BANLIEUE

Le parc Boudreau est une petite oasis cachée dans l'arrondissement des Rivières. On ne soupçonne pas que ce secteur encadré d'autoroutes, Robert-Bourassa et Félix-Leclerc, et de boulevards, Père-Lelièvre et Neuville, est porteur d'une belle épopée urbaine. Ses bungalows discrets, ses arbres qui enveloppent les rues, cette atmosphère calme qui agrémentent la marche quotidienne séduisent. Et cette impression, de surcroît, que dans les rues Careau, Darveau, Laverdière ou Lemieux, se dégage une harmonie bien orchestrée. Des indices suffisants pour partir à la recherche de témoins de cette belle mise en scène.

# ZONE 5



### Une publicité de bouche à oreille

*« On arrêtait à la caisse Saint-Malo pour changer notre chèque. Le gérant, Louis-Philippe Lemieux, qui portait le même nom que moi, me dit un jour : “Je marche pour construire une coopérative d’habitation, ça t’intéresse-tu ?” La coopérative de Louis-Philippe a été un vrai succès. On n’avait pas besoin de faire de publicité, c’étaient des amis et de la parenté qui venaient s’établir dans le parc Boudreau. Les trois frères de ma femme demeurent dans le parc. »*

> Entrevue avec Louis-Philippe Lemieux, novembre 2009

### La vision d’un gérant d’une caisse populaire

Jusqu’au début des années 1950, la partie ouest de La Petite-Rivière est une agglomération agricole comptant une vingtaine de fermes. Le chemin Saint-Charles Nord, aujourd’hui le boulevard Père-Lelièvre, parcourt la municipalité et sert de trait d’union entre Québec et L’Ancienne-Lorette. En moins d’une décennie, le paysage bucolique de La Petite-Rivière se transforme radicalement : plus de 1 000 bungalows poussent dans les champs et, entre 1955 et 1966, la population passe de 740 à 8 500 habitants.

Louis-Philippe Lemieux, gérant de la Caisse populaire Saint-Malo, s’intéresse aux conditions de vie de ses concitoyens. Il constate que des ménages de Saint-Sauveur, Saint-Malo, Saint-Roch et Québec-Ouest, qu’il côtoie quotidiennement, vivent dans des logements inadéquats, loués à un coût élevé. De plus, ces familles n’ont pas accumulé suffisamment d’épargne pour envisager l’achat d’une maison. Il conçoit alors un projet en s’inspirant des initiatives menées dans les années 1940 par des coopératives d’habitation du Québec, dont L’Habitation ouvrière aux Saules.

Avec quelques connaissances, il fonde, à la fin des années 1950, la coopérative des Bénéfices sociaux, dont le but est de faciliter l’accès à la propriété et la construction de maisons. Sur le principe de la contribution d’une part sociale, la coopérative amasse alors suffisamment d’argent pour acheter la terre agricole de Lucien Darveau. C’est le futur parc Boudreau, nommé en l’honneur de Francis Boudreau, député de Québec-Ouest de 1948 à 1970.

Le premier souci de la nouvelle coopérative est d’aider ses membres à obtenir les fonds dont ils ont besoin, à la fois en stimulant l’épargne et en recourant au crédit de leur caisse populaire. Les coopératives d’habitation sont alors intimement liées au mouvement Desjardins, qui est une composante de la vie paroissiale de l’époque; aussi bénéficient-elles de l’appui du clergé et des syndicats ouvriers catholiques. Louis-Philippe Lemieux soumet sa vision coopérative au conseil municipal de La Petite-Rivière : l’implantation d’un quartier résidentiel, lequel se grefferait à un futur noyau de village avec une église, des écoles, une salle d’assemblée, une caisse populaire et des commerces.



< Le boulevard Central, à l’angle de la rue Laverdière. La présence d’un terre-plein séparant le boulevard en deux voies est une innovation à l’époque.

^ Le centre commercial coopératif ouvert en 1962. À l’arrière-plan, le parc Boudreau. BANQ-Mtl; fonds Point du jour aviation limitée.



### Vision d'arpenteur et vision d'urbaniste

En 1953, le conseil municipal demande à l'arpenteur-géomètre Maurice Drouyn de concevoir un projet de lotissement pour le futur parc Boudreau. Une première ébauche ne répond que partiellement aux attentes. Moins d'un an plus tard, c'est au tour de Jean-Claude La Haye, considéré comme le père de l'urbanisme au Québec, de présenter sa vision. Il convainc alors le conseil municipal de La Petite-Rivière d'adopter un plan de développement en soulignant qu'il en va de la santé financière de la municipalité de déterminer à l'avance l'emplacement des ensembles résidentiels et les tracés des voies qui les desserviront.

< Le projet de lotissement du parc Boudreau. UQAM-SAGD; fonds Jean-Claude La Haye.

Ce plan de développement innove à plusieurs points de vue. L'urbaniste propose d'abord de créer une artère commerciale accessible à pied pour les résidents. À cette artère, il greffe un noyau religieux, institutionnel et communautaire. Il dessine des rues aux lignes courbes où les poteaux électriques sont relégués à l'arrière des terrains. Il prévoit l'intégration de parcs de verdure, la plantation d'arbres et l'ouverture du boulevard Central, à quatre voies séparées par un terre-plein, qui doit relier un jour le parc Boudreau à Sainte-Foy et Charlesbourg. Louis-Philippe Lemieux et le conseil municipal de La Petite-Rivière sont séduits par l'originalité de la proposition.

### Des résidents aux petits oiseaux

Nombreux sont les couples qui se rendent aux séances d'information organisées par la coopérative des Bénéfices sociaux. Celle-ci y présente cinq plans de maisons pour les futurs acheteurs et des modalités de financement hypothécaire. Ainsi, Roger Duval, voyageur de commerce, et sa conjointe Gabrielle peuvent acquérir une maison en contractant un emprunt de 7 000 \$ auprès de la Caisse populaire. Ils obtiennent un terrain au coût de 200 \$, rue Laverdière. La famille Duval prend possession de sa maison en 1956.

C'est à compter de 1964 que les rues du parc Boudreau sont asphaltées et que les égouts de surface sont mis en place. En moins de 10 ans, le parc Boudreau se développe à un rythme effréné. Entre 1958 et 1965, 392 membres adhèrent à la coopérative du Québec métropolitain qui, depuis 1957, a absorbé plusieurs coopératives de la région de Québec dont celle des Bénéfices sociaux. Ses membres



### Prier sous un roulement d'enfer

*« Avant la construction de l'église en 1967, il y avait une chapelle érigée au deuxième étage dans le centre d'achats, qui a été détruit par le feu en 1990. On pouvait faire un arrêt pour prier tout en faisant nos achats à la pharmacie ou à l'épicerie. Dans la chapelle, on entendait les boules rouler dans les allées de la salle de quilles, qui était placée juste en dessous. Ça faisait drôle de prier le bon Dieu puis d'entendre un bruit d'enfer. »*

> Entrevue avec Gabrielle Duval, avril 2009



proviennent principalement de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, constituant 62 % des effectifs en 1958. Roger Turgeon, né dans le quartier de Jacques-Cartier et typographe au journal *Le Soleil*, réside sur le boulevard Central; Roger Lessard, camionneur, originaire de Saint-Sauveur, s'établit rue Laverdière; Claude Boivin, mécanicien d'ascenseur, résidant à Beauport, emménage rue Lemieux.

Le bungalow type développé par la coopérative fait environ 12 mètres (40 pieds) sur 7,5 mètres (25 pieds), et les terrains mesurent entre 18 mètres (60 pieds) et 21 mètres (70 pieds) de largeur sur 27 mètres (90 pieds) à 30 mètres (100 pieds) de profondeur. La maison est surmontée d'une toiture à faible pente dont le faite est souvent parallèle à l'axe de la rue. Un bungalow sur deux possède un abri d'auto, parfois un garage. Les variations stylistiques sont peu nombreuses et les matériaux de recouvrement de la façade principale sont souvent la pierre et la brique. Sur les façades latérales et arrière, on utilise des matériaux moins onéreux comme le bardeau d'amiante ou le bois. Le plan de base de la maison prévoit au minimum cinq pièces distribuées sur un seul niveau : la cuisine et le séjour, ainsi que trois chambres à coucher.

Le lotissement du parc Boudreau s'amorce en 1955 à partir des rues Dion, Lemieux, et Laverdière. Il s'étend graduellement vers la rue Létourneau, qui en constitue la limite nord, tandis que le boulevard Central marque la limite est, la rue Antonin-Marquis la limite ouest et le boulevard Père-Lelièvre la limite sud. L'activité commerciale s'improvise au départ dans les maisons de nouveaux résidants. À titre d'exemples, Coulombe TV Service a son magasin au 2116, rue Lemieux; M<sup>me</sup> Rachel Lebrun vend du « matériel à la

verge » au 196, rue Sociale; M. et M<sup>me</sup> Léger Paquin ouvrent une épicerie dans le sous-sol de leur maison au 2140, rue Lemieux. Dans les années 1960, la municipalité de Duberger recense dans le parc Boudreau une vingtaine de commerces, qu'une nouvelle réglementation éliminera progressivement.

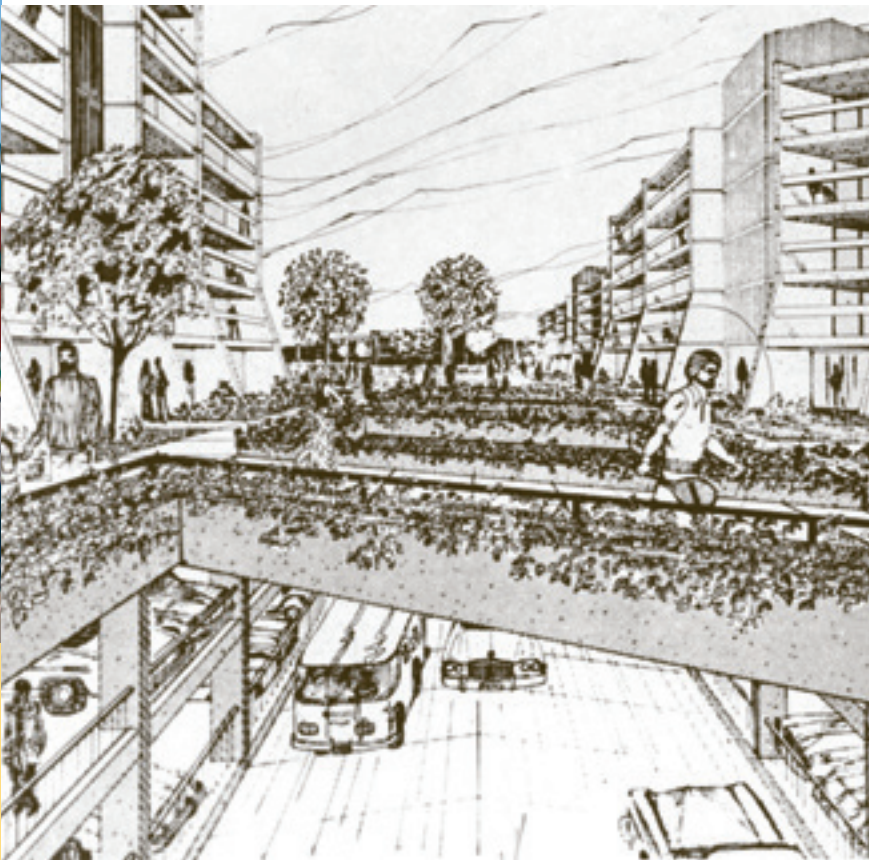
C'est toutefois une initiative de la coopérative du Québec métropolitain qui donne son véritable envol à l'activité commerciale dans le parc Boudreau. Un centre commercial coopératif ouvre en 1962. Il regroupe une salle de quilles, le salon de beauté Central, le salon de barbier André Poitras, la pharmacie Beausoleil, une caisse populaire, le restaurant Le Bourgeois et l'épicerie Coop métropolitain. L'étage est occupé par des bureaux et une chapelle.

Le parc Boudreau est rattaché initialement à la paroisse de Sainte-Monique-des-Saules. En 1958, à la demande des résidants, une messe dominicale est célébrée à l'école Notre-Dame-du-Précieux-Sang, à quelques pas de l'église actuelle. Au début des années 1960, la croissance démographique du quartier de Duberger nécessite l'aménagement d'une chapelle, celle du centre commercial. Finalement, l'église de Saint-François-Xavier est ouverte au culte en 1968.

Aujourd'hui, le parc Boudreau est un quartier paisible. Son intérêt réside dans son histoire originale mais aussi dans sa modernité, née des visions conjuguées d'un urbaniste et d'un coopérateur : avec des maisons bien apparentées, des rues sinueuses et des arbres qui enjolivent ce milieu de vie, la banlieue a désormais ses lettres de noblesse.



< Le carrefour giratoire au sud de la rue Le Mesnil. Photographie Ville de Québec.



### À l'origine, le projet Lebourgneuf

Dans les décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale, des milliers de citoyens quittent les quartiers centraux de Québec pour la banlieue. Entre 1961 et 1976, tandis que la population des villes voisines augmente de façon importante, celle de la capitale diminue de près de 38 000 personnes. L'annexion des municipalités de Neufchâtel, Duberger, Les Saules et Charlesbourg-Ouest, au début des années 1970, compense à peine les pertes. En revanche, elle permet de quadrupler le territoire de la ville, ouvrant la voie aux nouveaux lotissements.

Pour peupler et développer les nouvelles terres, le Service d'urbanisme de la Ville de Québec conçoit en 1974 le projet Lebourgneuf. L'objectif est d'implanter sur un territoire de 1 500 hectares, jusque-là essentiellement rural, « une collectivité nouvelle », soit « un ensemble totalement planifié et intégré », voué à des fonctions commerciales, administratives et résidentielles. Pour mieux gérer le développement et surtout freiner la spéculation foncière, la Ville prévoit acquérir 485 hectares de terrains où elle pourra imposer ses normes et ses principes d'aménagement. Elle rêve de créer un nouveau secteur de développement résidentiel, ou « pôle régional d'équilibre », qui attirerait 45 000 résidents en une douzaine d'années.

Inspiré d'expériences européennes, le projet comprend des éléments novateurs pour l'époque, comme la division du territoire en « modules d'habitation », des regroupements d'environ 1 500 personnes. Les planificateurs se soucient également d'esthétique et d'environnement, en veillant à conserver et à aménager des espaces verts.

^ Cité futuriste, le projet Lebourgneuf tel qu'imaginé en 1974.

∨ Construction de l'un des premiers immeubles du projet Lebourgneuf, en 1989. AVQ; n° 29726.





Des élèves et leur enseignant dans un des sentiers du parc de l'Escarpelement. >

Un des thèmes abordés par la Ville dans sa campagne publicitaire. v

### Du rêve à la réalité

Tel que prévu, le projet est mis en œuvre en 1975. Certaines artères principales sont tracées, dont le boulevard Lebourgneuf, tandis que la Ville procède à l'achat de terrains et aux expropriations nécessaires pour constituer sa réserve de terrains. Or, la somme d'argent prévue s'avère nettement insuffisante car une forte spéculation prévaut avant même l'annonce du projet. Après divers démêlés avec des promoteurs expropriés, entraînant des coûts juridiques élevés, la Ville ne réussit à acheter que 202 hectares de terrains sur les 485 initialement prévus. Le reste demeure la propriété de sociétés immobilières.

Au milieu des années 1980, les fonctions industrielles et commerciales sont bien présentes au sud du boulevard Lebourgneuf, mais il faut admettre que le développement résidentiel n'a pas suivi. Au nord de la même artère, dans la partie centrale du projet Lebourgneuf, il n'y a que quelques îlots résidentiels disséminés ici et là, entre des boisés et des terres en friche, au gré de l'intérêt des promoteurs.

### La relance de 1986 : Le Mesnil

En octobre 1986, la Ville relance le projet Lebourgneuf, qui devient une zone d'aménagement prioritaire. On décide d'intervenir sur une portion du territoire à la fois, en commençant par Le Mesnil, un espace de 28 hectares bordé par les boulevards Pierre-Bertrand et Lebourgneuf. Les terres sont mises graduellement à la disposition des promoteurs, suivant les critères municipaux : superficie minimale des terrains, orientation des unités, matériaux obligatoires (pierre, brique ou bois), design, etc. On prévoit aussi agrémenter les lieux d'aménagements paysagers « pour que l'harmonie et l'esthétique règnent sur tout cet ensemble ». Tout le concept fait l'objet d'une vaste campagne publicitaire orchestrée par la Ville.

Le projet s'enclenche avec l'ouverture de la rue Le Mesnil, pour relier les boulevards Lebourgneuf et La Morille. La rue franchit un escarpement naturel d'une douzaine de mètres au sommet duquel on réalise les deux premières phases du programme : des résidences unifamiliales haut de gamme construites pour valoriser le secteur. On conserve le parc naturel dans l'escarpement, un espace vert linéaire bientôt sillonné de sentiers et qui s'étirera sur près de cinq kilomètres, entre le boulevard des Gradins et la rivière Saint-Charles.



« Moi, je suis arrivé ici il y a 14 ans, lorsqu'on commençait à développer le secteur. Ce qui m'a d'abord attiré, c'est la localisation : on est près de tous les axes centraux, ce qui facilite les déplacements. Je trouvais pratique aussi la proximité des Galeries de la Capitale. »

> Entrevue avec Roméo Dufour, janvier 2010

## Services, commerces et loisirs

« Ce que j'aime le plus ici, c'est la tranquillité et la facilité d'accès. La présence de cafés et de restos a aussi orienté notre choix. On peut se rendre à pied à la pharmacie, à la clinique médicale et même au gym. En plus, j'ai le parc de l'Escarpement devant chez moi, où je peux faire du jogging sur une longue distance, bien au-delà du boulevard Robert-Bourassa. »

> Entrevue avec Marc-André Grenier, nouveau résident, novembre 2009

### La phase 3 du projet : un centre urbain

La phase 3 du projet est amorcée au bas de l'escarpement, au début des années 1990, suivant un plan d'aménagement complètement différent. Il s'agit cette fois-ci de construire 700 unités dans un « amalgame de résidences de types variés, de basse, moyenne et haute densité » : des jumelés, des maisons en rangée, des triplex, etc. On espère ainsi favoriser la mixité sociale et briser la tendance observée dans plusieurs secteurs résidentiels où prédominent les modèles architecturaux puisés dans des catalogues.

Rue Le Mesnil, la construction d'immeubles de brique rouge à quatre étages accentue le caractère urbain des lieux, comme le rond-point qui marque le passage de la zone des services, le boulevard Lebourgneuf, à la zone résidentielle. Autre expression de l'urbanité des lieux, on y installe en 1991 une sculpture de Lewis Pagé, *Corps et âme*, où le cube devient un espace privilégié pour exprimer des états d'âme, « ses penchants, ses inclinaisons, ses travers, ses facettes ».

Des maisons de construction récente, rue de l'Islet. ▼



▲ La Résidence Jazz, au 1050 du boulevard Lebourgneuf.

Dans les rues ouvertes de part et d'autre de la rue Le Mesnil, des ensembles de divers gabarits et styles sont implantés pour créer là aussi un effet dynamique et convivial. Tous les projets immobiliers sont évidemment soumis aux normes municipales quant à la hauteur, au recul des bâtiments et aux matériaux. La Ville prévoit aussi l'enfouissement des fils électriques et la plantation d'arbres. Même la couleur des toitures est réglementée pour que l'ensemble soit également harmonieux vu des airs.

Le développement se poursuit lentement au début du nouveau millénaire. Mais avec l'inauguration en 2009 des immeubles Jazz et Sax, qui totalisent plus de 250 unités résidentielles, la partie est gagnée. Les nouveaux locataires et propriétaires s'ajoutent aux « anciens » pour favoriser la survie et la longévité des commerces et services installés sur le boulevard Lebourgneuf : pharmacies, centre sportif, cafés et restaurants. Le secteur devient un espace urbain dynamique propice aux déplacements à pied, donc à la vie de quartier. Au même moment, à proximité du nouveau tronçon du boulevard Robert-Bourassa, on amorce la phase 4 du projet Le Mesnil, où l'on prévoit la construction de près de 1 300 unités d'habitation !



## LE SECTEUR DE LA RUE BOURDAGES : UN LIEN ÉTROIT AVEC LA RIVIÈRE SAINT-CHARLES



# ZONE 7

En bordure des berges revitalisées de la Saint-Charles, le secteur développé entre les rues Bourdages et Monseigneur-Plessis forme un ensemble résidentiel des plus agréables où se côtoient divers types de copropriétés et de maisons en rangée. Un parc de quartier dédié aux filles du roi, comme les toponymes des rues avoisinantes, complète harmonieusement l'aménagement des lieux. Il y a 30 ans à peine, pourtant, on ne trouvait là que des terrains vagues aux abords de l'un des cours d'eau les plus pollués du Québec.

La ferme des Augustines en 1945, une enclave rurale en milieu urbain. >  
AVQ; photographie W. B. Edwards, 1945; n° 23526.

### Trois cents ans d'agriculture

Les terres bien arrosées qui longent la Saint-Charles sont défrichées et mises en culture dès les débuts de la colonisation française. Dans le dernier tiers du 17<sup>e</sup> siècle, le secteur de l'actuelle rue Bourdages fait partie de la seigneurie des Islets, concédée à l'intendant Jean Talon. Élevé aux titres de baronnie et de comté, le fief passe ensuite aux Augustines de l'Hôpital général, qui maintiennent sa vocation agricole jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle.

En 1945, la terre des religieuses est devenue une enclave rurale dans une agglomération en pleine urbanisation. Encadrée par le quartier de Limoilou et la ville de Québec-Ouest, aujourd'hui Vanier, elle est traversée dans sa partie inférieure par le chemin des Commissaires, aujourd'hui le boulevard Wilfrid-Hamel. Au sud de l'artère, les terres en culture sont bordées par un méandre de la rivière Saint-Charles, un cours d'eau alors pollué, aux berges dégradées.



< À l'avant-plan, le premier ensemble de copropriétés du secteur, Les Jardins Saint-Charles. Photographie Ville de Québec.



### Une rivière en milieu urbain

La dégradation de la Saint-Charles remonte au 19<sup>e</sup> siècle, lorsqu'elle devient le siège principal de l'industrie navale à Québec et que ses berges accueillent forges, scieries à vapeur, ateliers et hangars. Au siècle suivant, les sites des chantiers désertés sont occupés par des usines, des entrepôts et des entreprises, tanneries, ateliers de réparation automobile, etc., qui contaminent aussi le sol. Les égouts de la ville se déversent également dans le cours d'eau, devenu un cloaque nauséabond pour les quartiers limitrophes.

L'état de la rivière pose un véritable problème d'hygiène et d'esthétique au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, si bien que la Ville de Québec établit un programme d'assainissement qui sera réalisé avec l'aide financière des gouvernements provincial et fédéral. Les travaux débutent à la fin des années 1960. Ils comprennent la construction de murs de soutènement et l'aménagement d'un sentier pédestre à même les murs de béton, cela à l'image des projets de l'époque, tel le canal Rideau à Ottawa. La promenade bétonnée s'étire sur plusieurs kilomètres, entre les ponts Samson et Scott.

< Une partie de la promenade bétonnée en 1974. AVQ; n° 14801.

« À l'époque, en 1989, il n'y avait que des terrains vagues autour des Jardins Saint-Charles. Mais j'ai vu tout de suite le potentiel de développement et d'aménagement. Je savais que la rivière allait être naturalisée. C'était dans l'air du temps et M. L'Allier, qui était maire de Québec, en avait fait une de ses priorités. »

> Entrevue avec Richard Harrington, décembre 2009

### Des projets au compte-gouttes

À la suite de la transformation des rives, la Ville adopte en 1974 le plan d'aménagement Kabir-Kouba, qui vise notamment à peupler les abords de la Saint-Charles. On tente alors de limiter l'exode massif des résidents des quartiers centraux vers les banlieues des villes voisines. Entre 1971 et 1976 seulement, Québec perd le tiers de ses habitants. Pourquoi ne pas essayer d'attirer des citoyens sur les bords d'une rivière revitalisée ?

Suivant le plan élaboré, on entreprend la construction sur les deux rives de divers ensembles résidentiels : copropriétés, habitations à loyer modéré, coopératives d'habitation et immeubles d'appartements. Dans le secteur des rues Bourdages et Monseigneur-Plessis, toutes deux tracées dans les années 1960, l'ancienne terre agricole des Augustines offre un fort potentiel de développement. Les urbanistes municipaux y planifient donc la création d'un « village résidentiel » qui regrouperait des habitations, des entreprises de service et des équipements communautaires. Mais il faudra diminuer considérablement les attentes parce que les promoteurs ne sont pas légion.

Une centaine de copropriétés, les Jardins Saint-Charles, sont tout de même construites rue Bourdages, dans les années 1980. Puis un autre complexe apparaît à l'ouest de la rue au début de la décennie suivante. Les acheteurs sont surtout attirés par le coût modéré des habitations et l'accès facile au réseau routier, même si quelques visionnaires imaginent déjà le potentiel de la rivière.

Les projets sont rares, comme ailleurs sur les rives. Vingt ans après l'adoption du plan Kabir-Kouba, on constate que seulement 75 logements par année sont érigés sur les bords de la rivière, quand l'objectif annuel était de 200. Il faut dire que les berges artificielles, dépourvues de vie végétale ou animale, ne sont pas particulièrement invitantes. Et la Saint-Charles demeure l'un des cours d'eau les plus pollués du Québec.

▼ Une partie des copropriétés construites au début des années 1990.  
Photographie Ville de Québec.



## DE KABIR KOUBA À CHARLES DES BOVES

En langue algonquienne, *Kabir Kouba* signifie « la rivière aux mille détours ». C'est sans doute l'un des premiers noms attribués à la Saint-Charles. En 1535, le cours d'eau est baptisé « Sainte-Croix » par l'explorateur Jacques Cartier qui hiverne sur ses rives. On doit l'appellation actuelle aux missionnaires récollets qui, au 17<sup>e</sup> siècle, ont voulu rendre hommage à l'un de leurs bienfaiteurs, Charles Des Boves.



« Nous avons acheté notre copropriété il y a six ans. Ce qui nous a d'abord attirés, c'est la rivière et ses abords qui sont magnifiques. L'édifice où l'on habite nous plaisait beaucoup également, de même que la vue sur la haute-ville et les Laurentides. [...] Et puis, il y a beaucoup de vie dans le secteur. »

> Entrevue avec Gemma Drouin, septembre 2009

### Un développement en relation avec la naturalisation

Avec ses divers partenaires – organismes sans but lucratif, monde des affaires, milieu universitaire –, la Ville décide en 1996 de s'attaquer à la source du problème en procédant à l'épuration de l'eau et à la naturalisation de la rivière. Elle entreprend alors la démolition des murs bétonnés, l'aménagement d'un sentier multifonctionnel et la construction de bassins de rétention qui contiendront les trop-pleins d'eaux usées, le temps nécessaire à leur traitement dans les stations d'épuration.

Après une douzaine d'années de travaux, la rivière reprend vie et les plantations d'arbres, d'arbustes, de fleurs et de plantes aquatiques ramènent plus que les insectes et les oiseaux. Ils attirent les promeneurs et... les projets immobiliers. À l'est de la rue Bourdages, les pelles mécaniques sont à l'œuvre au début du nouveau millénaire pour faire sortir de terre un ensemble d'immeubles en copropriété orientés sur la rivière, devenue un incitatif à l'achat!

Au cœur du nouveau développement, la Ville inaugure en 2008 le parc des Filles-du-Roi, où figure une œuvre de Florent Cousineau, le *Sentier des baisers*. L'artiste rend hommage aux pionnières du Québec et à leurs descendantes par une trentaine de sérigraphies représentant des lèvres de femmes. On raconte que les enfants qui fréquentent le centre de la petite enfance à proximité ont déjà adopté les lieux, qu'ils appellent le « parc des bisous ».



^ Vue du parc des Filles-du-Roi.

L'ancienne limite sud du comté d'Orsainville forme aujourd'hui un quartier résidentiel animé, rattaché à une rivière vivante aux multiples possibilités récréatives : sentiers pédestres, corridor cyclable, aires de détente et placettes d'interprétation. Les massifs de pommetiers ou de conifères, de plantes et de fleurs aromatiques ont relégué aux oubliettes l'époque pas si lointaine où la rivière dégageait des odeurs nauséabondes.

v Un ensemble de jumelés, rue Bourdages.





## LE PARC TECHNOLOGIQUE : TOUT FINIT PAR SE SAVOIR !



**S**itué à la jonction des autoroutes Henri-IV et Félix-Leclerc et du boulevard Wilfrid-Hamel, le Parc technologique du Québec métropolitain ouvre une voie nouvelle dans la configuration de l'activité économique régionale. Pour le décrire, il faut imaginer de grands bâtiments à l'architecture résolument moderne où les formes, les matériaux et les couleurs surprennent le regard, se dissimulent à travers un boisé, en bordure d'une piste cyclable. Dans ces ruches aux murs de verre, des femmes et des hommes préparent les sciences de l'avenir. Une histoire toute jeune, d'à peine 30 ans, qui raconte la naissance du premier parc technologique du Québec axé sur le savoir de demain.

# ZONE 8

< Un bel exemple d'architecture de transparence.

### Marier les affaires et le savoir

Jusqu'à la fin des années 1980, une large bande de terre en friche longeant l'autoroute Henri-IV, à la hauteur du quartier des Saules, est restée inoccupée. Et pour cause, puisqu'on y retrouve une tourbière de 0,33 kilomètre carré et un boisé ceinturant une gare de triage. Parmi les différents projets de mise en valeur et d'exploitation de la tourbière envisagés dès 1960, qu'il s'agisse de production de compost ou d'implantation d'une pépinière, aucun ne voit le jour. Toutefois, le prolongement de l'autoroute Henri-IV jusqu'à la hauteur du boulevard Charest entre 1960 et 1970, puis jusqu'au boulevard Wilfrid-Hamel par la suite exerce une pression indéniable sur le site. Conséquemment, un premier bâtiment apparaît en 1969, à l'extrémité sud de la tourbière, soit le Centre de recherche industrielle du Québec (CRIQ). Ce dernier, en tissant des liens entre le savoir et l'industrie, augure déjà de l'orientation du parc. Moins d'un an plus tard, le Complexe scientifique de Québec est érigé et regroupe des activités de type laboratoire en appui aux ministères et organismes du gouvernement du Québec. On y retrouve également aujourd'hui la Collection d'insectes du Québec, qui contient au-delà de 60 000 spécimens, et l'Herbier du Québec, le troisième en importance dans la province, avec ses 151 000 spécimens.

✓ Le Parc technologique du Québec métropolitain accueille des réalisations architecturales novatrices.



Au début des années 1980, Québec, perçue alors comme une ville de fonctionnaires, doit composer avec une fonction publique en décroissance à la suite de coupures draconiennes. Toute l'économie régionale en est affectée. Lors du sommet économique de 1983, des gens d'affaires, des industriels, des fonctionnaires et des universitaires se questionnent sur de nouvelles façons de diversifier l'économie de la région. Une avenue inexplorée au Québec, mais qui a fait ses preuves ailleurs dans le monde, retient l'attention : le parc technologique. Le concept est apparemment simple : un mariage entre la recherche et l'industrie de haute technologie.

Pour créer un parc technologique, il faut répondre à des critères d'admissibilité auprès de l'International Association of Science Parks, qui regroupe plus de 400 parcs technologiques et scientifiques dans le monde. Ces critères régissent l'architecture des bâtiments, leur environnement, le milieu de travail des employés et jusqu'à la philosophie qui anime les entreprises qui s'y installent. En 1988, le gouvernement du Québec va de l'avant et crée une société d'État, le Parc technologique du Québec métropolitain, qui occupera l'espace vacant en bordure de l'autoroute Henri-IV. Cette société a comme mandat d'intéresser des entrepreneurs audacieux et innovateurs et de les soutenir financièrement afin que des découvertes scientifiques deviennent des produits commercialisables. Au début des années 1990, nombre d'entreprises s'établissent dans le parc, où plusieurs rues portent des noms associés au domaine scientifique, comme la rue du Binôme, ouverte en 1991, ou encore la rue Louis-Lumière, tracée en 1992.

> Cette stèle, installée à l'une des entrées du Parc, symbolise le « I » de l'innovation.







^ Un bâtiment aux lignes modernes.

### Voir autrement l'entreprise et le travail

Les entreprises qui s'installent dans le Parc technologique se spécialisent dans les technologies du bois, de l'environnement, de l'information, des sciences de la vie, de l'optique, de l'électronique et des nouveaux matériaux. Outre ces activités de pointe, on note un autre élément intéressant : le profil type du chef d'entreprise est en pleine mutation. En effet, des diplômés, des anciens professeurs de l'Université Laval ou des spécialistes de leur domaine ont fondé plusieurs des entreprises du Parc technologique. Celles-ci sont redevables à la recherche et au développement, auxquels elles consacrent une partie de leur chiffre d'affaires. Ce rapprochement entre le savoir et les affaires favorise le transfert technologique. De plus, la composante INRS-ETE (Institut national de recherche scientifique – Eau Terre Environnement de l'Université du Québec), le CRIQ et la Faculté des sciences et de génie de l'Université Laval permettent aux étudiants de concrétiser des projets de recherche directement en entreprises. Toutes ces institutions agissent donc comme des courroies de transmission du savoir.

Cette approche est d'autant plus pertinente qu'elle met les étudiants d'aujourd'hui en contact avec les technologies de demain, les entreprises étant souvent des chefs de file dans leurs domaines respectifs. Ainsi, le Parc technologique accueille la plus grande entreprise de recherche clinique en Amérique du Nord, le plus important centre de recherche canadien en optique, un centre de recherches sur le bois, un centre d'intégration technologique, etc. C'est là que sont conçus des systèmes électroniques pour de

### Travailler au Parc technologique

*« Microbiologiste au CRIQ, je suis passionnée par mon travail. Étant responsable du développement durable, j'ai l'impression de travailler sur un filon qui est bien dans l'air du temps. Je côtoie des chercheurs qui, au quotidien, innovent, remettent en question, lancent des hypothèses. La recherche a un bel avenir avec une telle équipe. »*

> Entrevue avec Marie-Andrée Saint-Pierre, septembre 2009



grandes sociétés internationales, ou encore que sont fabriquées des substances cosmétiques destinées au marché français.

Dans cet environnement créatif, le lieu de travail se transforme graduellement en milieu de vie. Les employés ont accès à des équipements récréatifs, participent à des clubs de discussion, utilisent un réseau cyclable en développement, profitent d'un service virtuel d'écovoiturage, engagent des défis sportifs entre entreprises, etc. Désormais, il faut un environnement distinctif et attractif qui tienne compte des valeurs contemporaines pour répondre aux besoins des 5 000 employés du Parc, dont la moyenne d'âge est d'à peine 30 ans.

### Une architecture de transparence

En parcourant le Parc technologique, on constate à quel point les bâtiments bouleversent l'image traditionnelle d'une zone industrielle. Pour en apprécier l'architecture originale, distincte d'une construction à l'autre, il faut voir comment les concepteurs ont exploité les potentialités du métal, du verre et du bois tout en trouvant une source d'inspiration dans la diversité et le choix des couleurs. À titre d'exemple, le centre de la petite enfance Les P'tits Papillons occupe un bâtiment au caractère ludique avec ses jeux de toiture, ses couleurs contrastantes, ses volumes décalés et ses textures variées. Chaque bâtiment du Parc mérite une observation minutieuse pour en découvrir tous les détails. Avec l'utilisation du bois naturel, de la brique, de l'aluminium et de grands pans de verre, les architectes ont réussi le pari d'humaniser la fonction industrielle des édifices afin de procurer aux employés un environnement de travail agréable et convivial.

Pour mettre davantage en valeur ces bâtiments, un environnement naturel, composé d'arbres matures et de bosquets, a été préservé. Des normes d'aménagement, de construction et d'implantation mettent l'accent sur une végétation abondante : un minimum

✓ Il est possible de se rendre au travail à vélo.



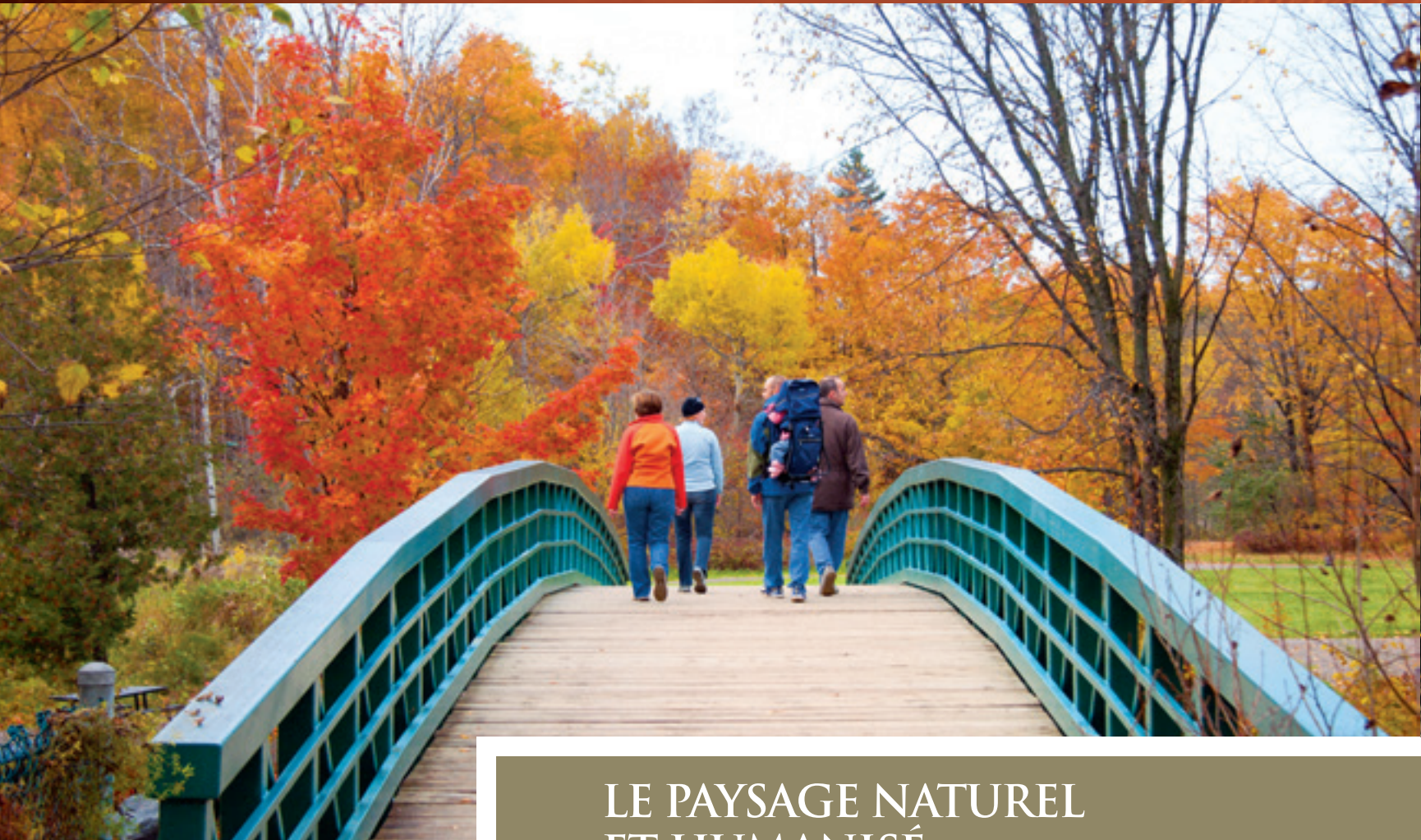
^ Un autre exemple d'édifice au style épuré.

de 35 % de la superficie des terrains est conservée en espaces verts. Le développement durable n'est pas négligé puisqu'un guide de vulgarisation pour construire des écobâtiments a été élaboré. En 2010, des projets d'implantation visent une certification écologique pour les nouvelles constructions.

Depuis 1999, le Parc technologique est privatisé et, sans déroger à sa mission, il s'autofinance par la vente de terrains. À cette date, il regroupe environ 85 entreprises et 2 300 travailleurs. Dix ans plus tard, il héberge un peu plus de 100 entreprises qui emploient plus de 5 000 personnes et couvre une superficie d'environ 1 400 000 mètres carrés. Le Parc technologique du Québec métropolitain a servi de référence pour la création de sept autres technopoles publiques ou privées, à Montréal, Laval, Sherbrooke, Gatineau et Lévis. Il constitue désormais une nouvelle niche économique pour la région de Québec.



# LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS



## LE PAYSAGE NATUREL ET HUMANISÉ

À première vue, l'arrondissement des Rivières offre un paysage tout jeune avec ses bungalows, ses centres commerciaux, ses industries, ses clochers stylisés, ses rues bien ordonnées et ses boulevards. On pourrait croire qu'il vient de naître. Mais attention, le paysage ne

se résume pas en un seul tableau. Il fut une époque où forêts, ruisseaux, tourbières et marécages avaient droit de cité. Du dessin de la nature et du dessein des hommes naîtra un arrondissement aux lignes modernes.

Promenade automnale dans le parc Chauveau.   
Photographie Ville de Québec.



### Le dessin de la nature

L'arrondissement des Rivières épouse le relief d'une vallée en berceau, prise en étau entre les premiers flancs des Laurentides et la colline de Québec. Dans cette vallée à fond plat serpentent deux rivières, la Saint-Charles et la du Berger, un peu cavalières, qui découpent le territoire en forme de fausse équerre. Une troisième, la Lorette, plus timide, glisse sur une courte distance, à l'ouest de l'arrondissement. Afin de mieux apprécier la géographie du lieu, il vaut la peine de s'arrêter quelque part sur la colline de Québec ou sur « les coteaux de Charlesbourg » pour découvrir en un coup d'œil ce panorama.

De forme très irrégulière, l'arrondissement des Rivières s'étend sur environ 7 kilomètres d'est en ouest et sur un peu plus de 11 kilomètres du sud au nord. À l'intérieur de ce périmètre, le relief s'affirme très poliment. Tout d'abord, dans la partie sud de l'arrondissement : une plaine alluviale. À peine au-dessus du niveau de la mer, on parle ici d'une dizaine de mètres, cette plaine est le berceau des quartiers de Duberger-Les Saules et de Vanier. Occupant le fond de la vallée, elle était jadis un bras du fleuve Saint-Laurent et, si on remontait plus loin encore dans le temps, on y verrait le lit de la mer de Champlain. Dans cette

^ À la hauteur du parc Chauveau, les rives de la Saint-Charles se font plus escarpées.

plaine, gorgée d'eau, on retrouve aussi une vaste étendue marécageuse sur laquelle le quartier de Vanier tentera de s'établir; conséquemment, le sol argileux fait incliner plusieurs maisons, dont les fondations doivent être supportées par des pieux de béton. À la hauteur du secteur de Duberger, le sol instable dicte le tracé de l'autoroute Robert-Bourassa, qui devient sinueux.

Cette plaine alluviale n'apporte pas que des inconvénients puisqu'elle réunit des conditions favorables à la naissance de la tourbière Les Saules. Deux facteurs expliquent l'origine de celle-ci : un dépôt d'argile imperméable (souvenir de la mer de Champlain), responsable de l'accumulation d'eau, et l'existence d'une cuvette dans laquelle s'est formé un dépôt tourbeux. Elle est un milieu propice à la croissance de l'amélanchier, du bouleau gris, du mélèze et de l'épinette noire. Aujourd'hui, la tourbière située au croisement du boulevard Charest et de l'autoroute Henri-IV (secteur du Parc technologique), subit les contrecoups de l'urbanisation.

À mesure que l'on se dirige vers le nord de l'arrondissement, le relief se modifie peu à peu : dans la partie est, les versants de la vallée alignent une succession de terrasses douces qui culminent à une centaine de mètres à peine. L'orientation de ces terrasses, face au soleil levant, ainsi que la fertilité des sols ont favorisé le développement de l'agriculture. Ces « coteaux de Charlesbourg » renferment aussi un sous-sol riche en calcaire de Trenton, une pierre utilisée dans la construction de maisons à l'époque de la colonisation. Des carrières sont exploitées depuis les années 1910.

Dans la partie ouest de l'arrondissement, notamment à la hauteur du boulevard Saint-Jacques, on retrouve aussi une succession douce de terrasses allongées, hautes de 20 à 70 mètres. Ces terrasses, vouées hier à l'agriculture, laissent place également à une végétation arborescente diversifiée. Le boulevard de l'Ormière doit d'ailleurs son nom aux ormes, particulièrement abondants dans ce secteur, qui bordent cette voie encore dans les années 1930.

▼ Le calcaire de Trenton, toujours exploité au 1120 de la côte des Érables.



La nature abondante du parc Les Saules. >  
Photographie Ville de Québec.



< Observation d'oiseaux en bordure de la Saint-Charles.  
Photographie Ville de Québec.

### Longue vie à la du Berger

« Que peut-on faire pour assurer une longue vie à la rivière du Berger? Je veux la rendre aussi belle que ma Saint-Charles et que les jeunes du Mesnil et du Méandre vivent pleinement la nature, suspendus à une corde de Tarzan, comme je le fis moi-même aux Saules il y a trente ans... »

> Jean Cloutier, ancien résidant du secteur Les Saules, novembre 2009



### Des rivières capricieuses

L'arrondissement des Rivières doit son appellation à l'existence de trois rivières : Saint-Charles, du Berger et Lorette. Baptisée « Kabir Kouba » par les autochtones, la Saint-Charles est empruntée par les Amérindiens bien avant l'arrivée des colons français. Avec son large trait bleu qui découpe le territoire et sa fin de parcours tout en lacets, la rivière Saint-Charles est le cours d'eau le plus important. Prenant sa source dans le lac Saint-Charles, elle effectue un parcours d'environ 33 kilomètres, dont près de la moitié à l'intérieur des limites de l'arrondissement des Rivières. Elle s'alimente aussi à deux affluents, les rivières du Berger et Lorette, et à quelques

ruisseaux s'y échouant, Beaudin, Pincourt, Sainte-Barbe, avant d'aller se jeter dans le Saint-Laurent.

Alors que sa fougue a creusé des rives passablement escarpées – on parle ici de plus de 20 mètres de hauteur, notamment dans la partie nord du boulevard Saint-Jacques –, voilà que la Saint-Charles, plus au sud, devient presque paresseuse. Dès qu'elle atteint le fond de la vallée, elle perd le nord; elle change de cap, louvoyant d'ouest en est. Dans le quartier de Duberger-Les Saules, elle étire le temps; elle dessine des courbes et des méandres. Cette morphologie bien particulière contribue à la préservation

Un méandre de la Saint-Charles  
dans le quartier de Duberger-Les Saules. >

du milieu naturel dans un arrondissement fortement urbanisé. Saules, peupliers, ormes, frênes rouges, noyers, merisiers, érables rouges, érables à sucre et cerisiers noirs composent un écosystème fréquenté par le canard colvert, le faucon pèlerin, la paruline masquée, en tout, plus d'une cinquantaine d'espèces de volatiles. Aussi, depuis 1979, l'organisme Pêche en ville a introduit pas moins de 700 000 truites dans la rivière Saint-Charles, dont la vocation récréotouristique se confirme avec la baignade, la randonnée pédestre et la descente en kayak ou en canot sur une partie de son parcours.

La rivière du Berger, autrefois la rivière des Mères, trace un sillon plus discret. D'une longueur de 18,2 kilomètres, elle s'abreuve à même le piémont des Laurentides. Elle n'a qu'un seul tributaire sur le territoire de l'arrondissement, le ruisseau des Carrières. Son parcours est formé d'un chapelet de petits segments arrondis qui s'accrochent les uns aux autres et la font zigzaguer tantôt vers l'ouest, tantôt vers l'est, pour finalement dévaler vers le sud. C'est la raison pour laquelle, lors de la construction des autoroutes Robert-Bourassa et Félix-Leclerc, il aura fallu la discipliner et procéder à son redressement ou sa canalisation. La rivière du Berger fait par ailleurs l'objet de nombreuses initiatives de mise en valeur. Enfin la rivière Lorette, d'une longueur de 18 kilomètres, fait son entrée du côté sud-ouest et parcourt à peine 2 kilomètres sur le territoire, avant de s'abandonner dans la Saint-Charles, à la hauteur des boulevards Masson et Père-Lelièvre.



## Le long d'une rivière bordée de cerisiers et d'asters

« Le chemin qui, sortant de Québec, file entre les haies d'aubépines vers La Petite-Rivière et L'Ancienne-Lorette, traverse une campagne vieille comme la cognée française en Amérique. [...] Tout près, la rivière Saint-Charles, exsangue, bordée de cerisiers à grappes, de sureaux et d'asters blancs, coule à petits bouillons sur ses cailloux jais. [...] Voici le hameau des Saules, carrefour de rivières et de routes où, tout le jour, devant la boutique du maréchal-ferrant, défilent, au pas, les voyages de foin descendant de l'Ornière. »

> Frère Marie-Victorin, « La corvée des Hamel », *Récits laurentiens*, 1922

### Le dessin des hommes

Le paysage humanisé des Rivières se distingue de celui de tous les autres arrondissements puisqu'on n'y retrouve aucun noyau de village ancien. La colonisation s'opère uniquement à partir du rang. Conséquemment, jusqu'au tournant des années 1940, le paysage humanisé reflète une réalité surtout agricole. Il laisse place exceptionnellement, ici et là, à quelques noyaux de villégiature au voisinage des rivières, à de petits bourgs d'artisans et à une première concentration urbaine, Québec-Ouest. Le rang imprime son sceau à tout l'arrondissement et ce tracé routier initial préside au développement du territoire.

L'apparition de villages et de villes (Duberger, Vanier, Les Saules, Neufchâtel

et Lebourgneuf) entraîne la reconfiguration puis la disparition des rangs. Les rangs Saint-Jacques et Saint-Bonaventure, pour ne citer que ceux-là, sont aussi mis aux normes. Cette trame de base se complexifie par l'ajout de centaines de rues et d'avenues. De plus, la construction des autoroutes Félix-Leclerc, Robert-Bourassa et Henri-IV, la multiplication des corridors de lignes électriques et la présence des barrières naturelles que sont la Saint-Charles, la du Berger et la Lorette, morcellent le territoire en îlots. Du haut des airs, on en distingue une quinzaine, plus ou moins homogènes et plus ou moins étendus, qui définissent aujourd'hui le paysage humanisé de l'arrondissement. Ces îlots abritent des parcs industriels et

des zones commerciales, mais trouvent davantage leur originalité dans l'étalement des quartiers résidentiels. De la fin des années 1920 à nos jours, les îlots résidentiels témoignent d'une grande diversité d'habitats, ce qui confère au paysage un coloris surprenant.

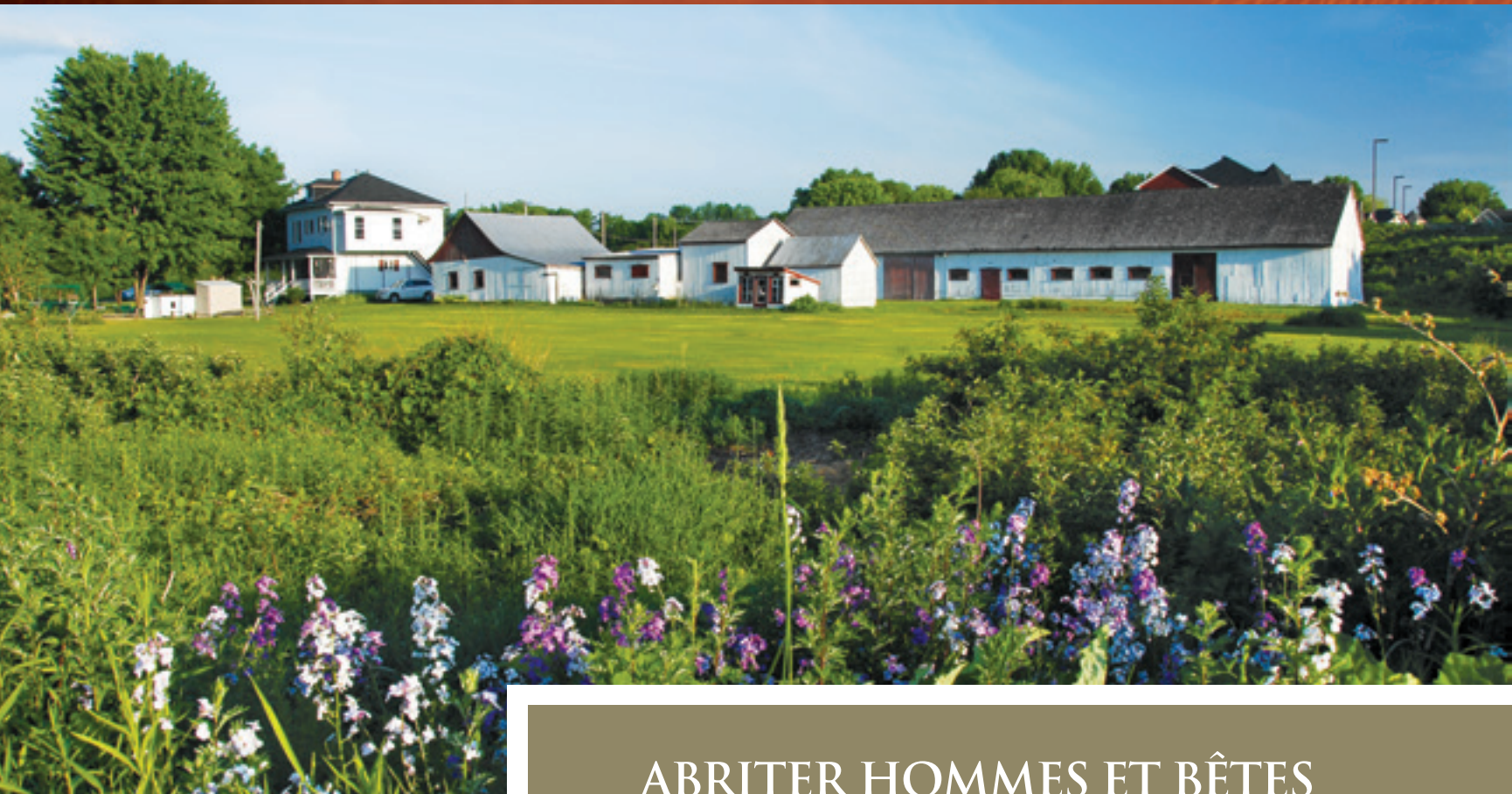
L'arrondissement des Rivières présente aujourd'hui un paysage humanisé qui retrace la chronologie de l'occupation du territoire. Si le réseau routier constitue toujours la pierre angulaire de ce développement, il n'en demeure pas moins qu'un souci de densification récent tend à éliminer définitivement les derniers vestiges d'un paysage agricole séculaire.

Autoroutes et boulevards définissent le périmètre des îlots. Ici, la jonction de l'autoroute Robert-Bourassa et du boulevard Lebourgneuf.

Un quartier résidentiel aux caractéristiques homogènes dans le secteur de Lebourgneuf.







## ABRITER HOMMES ET BÊTES

**P**endant plus de trois siècles, l'arrondissement des Rivières est une campagne à l'aspect rubané, où les bâtiments de ferme constituent presque l'unique ponctuation. Aujourd'hui, ce passé agricole, qui lutte pour sa survie, trouve son dernier refuge dans des souvenirs de familles. On dénombre à présent sur le territoire de l'arrondissement moins d'une douzaine

de fermes ayant conservé en tout ou en partie leurs dépendances. Ces ensembles, privés de leur environnement agricole, se concentrent dans la partie nord, soit sur la côte des Érables, en bordure du boulevard Chauveau et dans la partie haute du boulevard Saint-Jacques. La ferme Moffet, sise au 9086 du boulevard Saint-Jacques, avec ses sept bâtiments satellites, constitue un rappel authentique de cette époque.

Avec ses nombreux bâtiments, la ferme Moffet, à l'angle des boulevards Chauveau et Saint-Jacques, a des allures de petit hameau. 

Exemple exceptionnel de maison bloc  
au 1330 de la côte des Érables. >

### L'architecture, une empreinte française sur le paysage

Les premières fermes qui apparaissent au cours du 17<sup>e</sup> siècle affichent leur parenté avec l'architecture française. Deux types de maisons témoignent de cette filiation : la maison bloc et la maison avec dépendances. La maison bloc, très répandue en Bretagne et en Picardie, regroupe sous un même toit l'habitation, le fenil et l'étable. Elle se caractérise par un plan allongé, des fondations rudimentaires et une souche de cheminée imposante, éléments qui lui confèrent une allure primitive. La maison bloc du 1330 de la côte des Érables est un exemple rarissime au Québec de cette promiscuité de la vie familiale et de la vie agricole. Les risques d'incendie, l'accroissement du cheptel et l'amélioration des conditions sanitaires poussent le fermier à abandonner ce type d'habitation.

Dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle, la maison bloc est détrônée par un habitat groupé formé d'une maison et de dépendances distinctes logeant les animaux, les fourrages et l'outillage aratoire. Quelle apparence a cette maison à l'origine? Si la plupart d'entre elles ont disparu, la maison Auclair-L'Heureux au 1695, boulevard Bastien nous en offre un témoignage des plus intéressants. Elle constitue en effet un exemple exceptionnel de la maison de ferme, en pierre, de tradition française, érigée selon des méthodes de construction oubliées : faible exhaussement, versant de toit pentu et allongé avec un léger débord, murs de pierre peu élevés, épais et inclinés de l'intérieur pour



supporter la charpente du toit, absence de symétrie des ouvertures et façade principale tournée vers le sud.

Ce n'est qu'à compter du 19<sup>e</sup> siècle que la maison revêt une apparence traduisant une adaptation au climat québécois. Elle se dégage davantage du sol et ses fondations s'enfoncent profondément pour mieux protéger les occupants du froid et de l'humidité

de la terre. L'adoucissement de la pente du toit, l'avant-toit prolongé sur chacun des versants, la longue galerie en façade, la multiplication des ouvertures, la réduction du volume des souches de cheminée et la symétrie de fenêtres à grands carreaux définissent sa nouvelle apparence. Sur la côte des Érables, les maisons sises au 1225 et au 1255 comptent parmi les plus beaux spécimens de l'arrondissement.

La maison Auclair-L'Heureux, au début  
des années 1970. À l'arrière-plan, l'avenue Chauveau.  
BAnQ-Mtl; fonds Point du jour aviation limitée. >



La maison ainsi repensée se multiplie pendant tout le 19<sup>e</sup> siècle. Elle n'en conserve pas moins une fonction agricole qui tire parti des modes de construction de l'époque. Émile Robitaille utilise la cave en terre de sa maison, au 6550 du boulevard de l'Ornière, pour conserver les légumes déposés sur la paille. La maison Beaumont-Lefebvre, au 7865 de la rue Léo-Lessard, possède à une certaine époque une laiterie greffée au mur pignon nord-est. La maison Sanfaçon, au 290 du boulevard Louis-XIV, à deux pas de là, comprend une laiterie à l'angle nord-est, le mur le plus froid. Chez Léon Paquet, au 9354 du boulevard Saint-Jacques, on conserve, durant la saison hivernale,

la viande dans la cuisine d'été alors que les pommes du verger sont entreposées au grenier, enveloppées dans du papier journal.

Au tournant des années 1880, le paysage rural voit s'introduire un nouveau type de maison : la maison à toit mansardé, que plusieurs baptisent « à comble français ». Son succès est immédiat et, pendant près d'un demi-siècle, elle conserve sa suprématie en milieu rural. On en recense le plus grand nombre de spécimens dans le secteur de Lebourgneuf, en bordure des boulevards Chauveau (les 1560, 1575, 1585, 1590) et Louis-XIV (les 170, 190, 210). Il faut préciser, que dans bien des cas, notamment au

455 du boulevard Louis-XIV, cette maison naît de la transformation d'un toit à deux versants, procurant ainsi à ses occupants un espace agrandi à l'étage.

La maison à toit plat et la maison à toit en pavillon, qui gagnent le milieu rural à partir du 20<sup>e</sup> siècle, ont davantage une connotation urbaine. C'est sans doute la raison pour laquelle leur popularité est moindre. On en remarque quelques exemples, ici et là, dont la maison du 3680 de la rue Foucault, toute de brique. Au 9086 du boulevard Saint-Jacques, Adélar Moffet démolit sa maison vétuste pour en bâtir une autre avec un toit en pavillon, en 1939.

< M<sup>me</sup> Isidore Villeneuve sur la galerie de la maison d'été en 1928. *Collection Paul Légaré.*

∨ Au 290 du boulevard Louis-XIV, cette maison de ferme rénovée est l'une des plus anciennes de Lebourgneuf.



### Les dépendances : tel un petit hameau

L'implantation et la construction des bâtiments de ferme répondent à un patron séculaire éprouvé. Le milieu naturel, la topographie et le climat dictent leurs règles bien avant qu'on enfonce la première cheville de bois. On privilégie donc pour s'établir un terrain avec une faible pente qui en facilite l'égouttement. La présence de la forêt et d'un sous-sol riche en calcaire oriente déjà la facture des constructions. La proximité d'une source ou d'un cours d'eau est essentielle car il faut d'abord abreuver les bêtes, sans compter tous les autres avantages qu'on peut en tirer.

Le climat, enfin, entre en ligne de compte. Les bâtiments, généralement peu éloignés de la route, sont orientés au sud afin de profiter de la chaleur du soleil durant la saison hivernale. Cette orientation trouve aussi une autre explication, fournie par Marcel Moffet :

*« Les pignons des bâtisses étaient orientés est-ouest, donc sur le sens des vents, parce qu'autrement un grand vent peut jeter un bâtiment à terre. »*

> Entrevue avec Marcel Moffet, résidant du boulevard Saint-Jacques, août 2009



^ Au 210 du boulevard Louis-XIV, la maison de ferme conserve ses dépendances.

Les fermes situées au 1225 et 1330 de la côte des Érables illustrent bien cette réalité. Une autre adaptation liée au climat amène l'introduction du mur aveugle sur les maisons anciennes et les dépendances : sans fenêtre et sans porte, le mur fait obstacle aux vents froids du nord et aux vents de tempête du nord-est.

Les dépendances forment un habitat groupé dans le paysage rural. Leur nombre, assez limité à l'origine, va grandissant à mesure que l'agriculture, axée sur l'autosuffisance, se tourne vers l'économie de marché. Chaque exploitation se donne les allures d'un petit hameau.

*« La petite grange, comme on l'appelait, était placée dans le champ. Chaque cultivateur en avait une; on y mettait le surplus de foin qui ne logeait pas dans la grange-étable. »*

> Entrevue avec Jean-Guy Paquet, résidant du boulevard Saint-Jacques, juillet 2009



Des établissements de ferme, boulevard de l'Ornière. >  
 Au second plan, le boulevard Saint-Jacques.  
 BAnQ-Mtl; fonds Point du jour aviation limitée.

À l'origine, deux ou trois dépendances accompagnent la maison de ferme : la grange destinée principalement à l'entreposage des bottes de foin et des céréales, l'étable qui loge les bestiaux et l'écurie réservée généralement aux chevaux, aux attelages, aux voitures et à l'outillage.

Dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, des changements notables se manifestent dans l'aménagement de la ferme. À mesure que l'agriculture devient plus productive, les dépendances se multiplient : bergerie, soue à cochons, « loge à poules », clapier, pigeonnier, laiterie, glacière, remise à voitures, hangar à harnais, hangar à bois, hangar à grain et fournil. Dans certaines fermes, comme celle de François Paquet au 7844 du boulevard Saint-Jacques, on retrouvait même une « laverie » affectée au lavage du linge de la maisonnée et des gens de la ville.

Avec le regroupement de la grange, de l'étable et de l'écurie sous un même toit, les bâtiments prennent des dimensions

imposantes. Ainsi, la grange-étable de la ferme Moffet, au 9086 du boulevard Saint-Jacques, atteint 8,5 mètres (28 pieds) de profondeur sur 32 mètres (105 pieds) de longueur. Celle de Jean-Guy Paquet, au 7844 du boulevard Saint-Jacques, mesure 9 mètres (30 pieds) sur 34 mètres (112 pieds). La grange-étable traditionnelle, tout comme les autres dépendances agricoles, est en bois. Cependant, on porte une attention particulière à l'espace réservé aux animaux : il est ceinturé de pièce sur pièce ou de madriers afin de conserver la chaleur des bêtes en hiver. Même si le calcaire de Trenton est bien présent sur les coteaux de Charlesbourg, cette pierre est utilisée uniquement pour la construction de la maison, et parfois pour asseoir les fondations de la grange-étable et des dépendances. Une explication est fournie par Raymonde Moffet : « La pierre, c'est pas bon pour les animaux; ça sue l'hiver, pis ça les rend malades. »



Malgré ses dimensions imposantes, le décor de la grange-étable est d'une grande sobriété. Son ornementation se limite à deux ou trois lanterneaux dominant le faîte et servant de bouches d'aération afin de faciliter le séchage du foin. La grange-étable d'Albert Sanfaçon du rang Saint-Joseph, aujourd'hui au 290 du boulevard Louis-XIV, est coiffée à l'époque d'un lanterneau surmonté d'une girouette en forme de castor. En l'absence de lanterneaux, les grandes portes de la tasserie sont ouvertes jusqu'en octobre pour favoriser le séchage du foin. Par ailleurs, certaines granges-étables prolongent leur devanture pour abriter une partie de l'outillage agricole et s'enjolivent d'une succession de portes en arcades, comme au 7684 du boulevard Saint-Jacques.

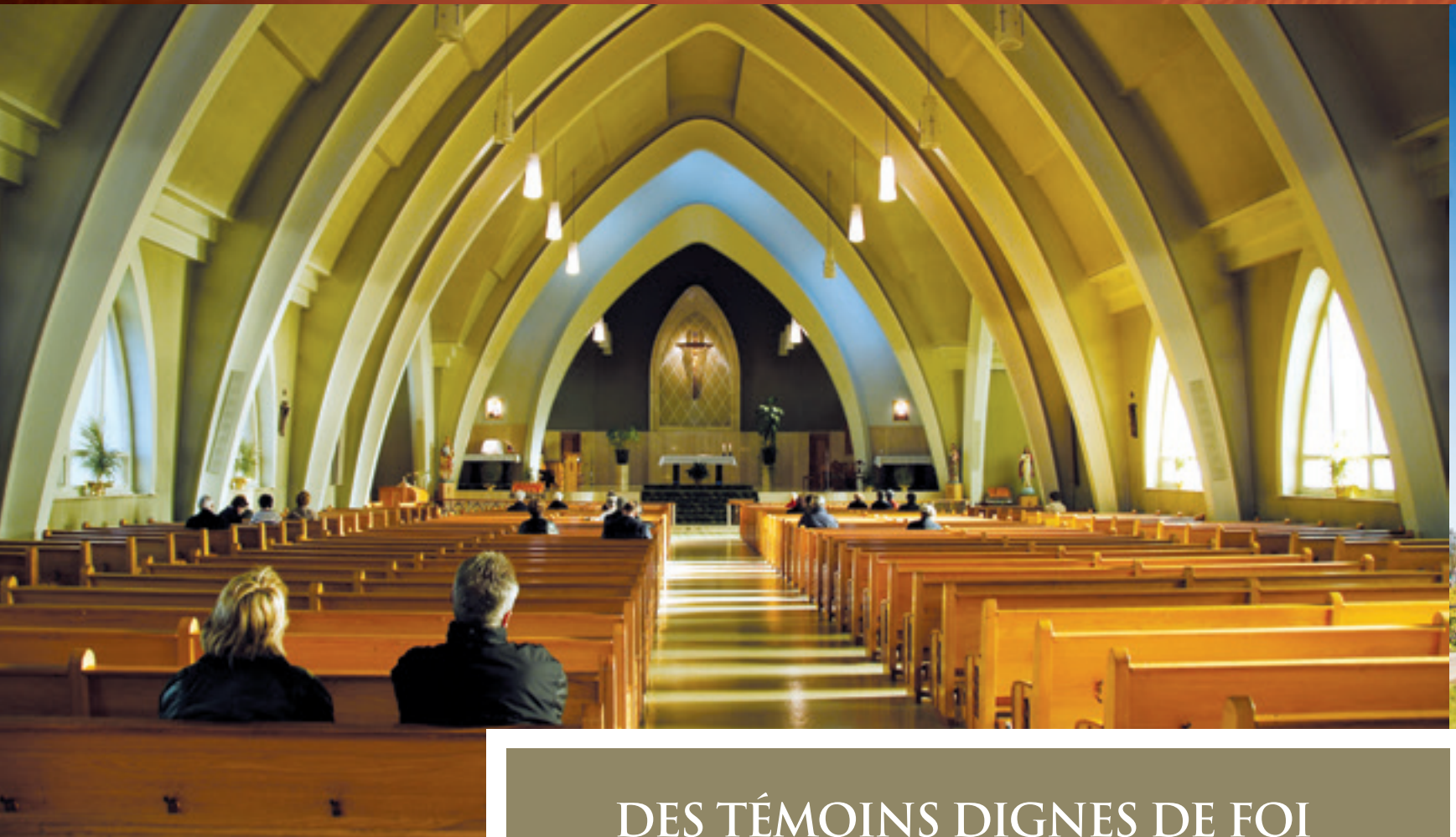
À compter du 20<sup>e</sup> siècle, l'architecture des dépendances agricoles doit se conformer à de nouvelles normes sanitaires, telle la pasteurisation du lait, et l'introduction de nouvelles techniques d'élevage, comme la production de poulet ou de porc à grande échelle. Le ministère de l'Agriculture du Québec fournit alors des plans aux agriculteurs pour construire granges-étables, laiteries, porcheries, poulaillers, etc. L'architecture rurale se standardise et l'on remet en question la ferme traditionnelle avec ses élevages multiples et ses cultures sur de petits lopins de terre.

Aujourd'hui, la maison de ferme et ses dépendances sont en voie de disparition; le territoire agricole d'hier s'est mué en banlieue. Probablement, seules quelques maisons anciennes résisteront à cette mutation, la grange et ses dépendances ne cadrant plus avec le nouveau contexte urbain.



- ^ Cette belle grange-étable du 1340 de la côte des Érables est affectée à de nouveaux usages aujourd'hui.
- ∨ Cette grange-étable au toit mansardé, érigée en 1954 au 1775, boulevard Chauveau, a conservé son aspect d'origine.





## DES TÉMOINS DIGNES DE FOI

L'arrondissement des Rivières a grandi à l'ombre du clocher. Cependant, les monuments de la foi sont timides et tardifs. Jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle, en effet, les croix de chemin sont les seuls signes religieux tangibles. C'est que la population dépend des paroisses limitrophes de Saint-Malo, Saint-Sauveur, Charlesbourg et

Loretteville. En fait, le territoire atteint son autonomie religieuse grâce à la poussée démographique qui s'amorce dans le premier quart du 20<sup>e</sup> siècle. L'engagement des communautés religieuses y est donc plus tardif et se déploie plus modestement.



### Un chemin de croix

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'arrondissement comptait une dizaine de croix de chemin, érigées à la jonction des routes, près d'une école de rang ou encore dans un lieu associé à un événement particulier. La route Saint-Charles Nord (boulevard Père-Lelièvre), la côte Saint-Paul (rue Michelet), le rang Saint-Joseph (boulevard Louis-XIV) avaient autrefois leur croix de chemin. Aujourd'hui, il n'en resterait plus que deux dans l'arrondissement : l'une se trouve à la hauteur du 6550 du boulevard Saint-Jacques et l'autre, relocalisée, est installée devant le Centre communautaire Michel-Labadie, avenue Chauveau.

Les chapelles n'ont pas connu meilleur sort. Souvent construites avant l'église, elles étaient démolies une fois celle-ci achevée. À Vanier, par exemple, une première chapelle est ouverte en 1930 puis démolie en 1948

pour faire place au presbytère. Une seconde, celle de Notre-Dame-du-Cap, a cependant été épargnée. Inaugurée en 1957, elle doit son existence au curé J. Alfred Côté, qui veut ériger un centre de pèlerinage pouvant desservir également la population locale. Toutefois, dès janvier 1992, elle perd sa vocation initiale. Échappant à la spéculation immobilière, ce lieu de culte est devenu en 1996 le Centre d'art La Chapelle.

Autres éléments intéressants du patrimoine religieux : la « grotte Saint-Jacques » et la Maison Jésus-Ouvrier. La première, érigée à l'origine en pierre des champs, en bordure du boulevard Saint-Jacques, est démolie lors de l'élargissement du rang. Elle renaîtra toutefois, couverte d'un édicule en bois abritant la Vierge, pour servir de lieu de recueillement et de pèlerinage.

< Le Centre d'art La Chapelle, au 620 de l'avenue Plante, dans le quartier de Vanier.

### Pèlerinage au chapiteau Saint-Jacques

*« Je viens ici tous les matins depuis 30 ans. Ma femme et moi, on a proposé à M. Dubeau, le propriétaire du terrain, de s'occuper du chapiteau et de son entretien. Mais il y a plus que ça, parce qu'on demande des choses à la Sainte Vierge pour la famille. À chaque année, tous les soirs du mois de mai, on vient avec un groupe de personnes pour réciter le chapelet, puis on termine notre dévotion par un chant. »*

> Entrevue avec Louis-Paul Linteau, septembre 2009







## LE PÈRE VICTOR LELIÈVRE

Né en France en 1876, il devient au début du 20<sup>e</sup> siècle vicaire de la paroisse de Saint-Sauveur, fonction qu'il occupera jusqu'à la fin de sa vie.

Il est connu pour sa dévotion au Sacré-Cœur et pour ses prêches colorés où il dénonce trois péchés importants : la sacreur (les blasphèmes), la champlure (l'abus d'alcool) et les créatures (adultère et luxure). Mais c'est surtout par son action pastorale innovatrice que le « père des ouvriers » se démarque. Il délaisse le discours sur la peur de l'enfer pour une religion basée sur l'amour et la miséricorde.

Il s'éteint le 29 novembre 1956. Pour souligner l'apport exceptionnel de cet homme à sa communauté, une procédure de béatification a été entreprise en 1995.

< Le père Victor Lelièvre. AOMI.

Quant à la Maison Jésus-Ouvrier, elle est fondée par le père Victor Lelièvre en 1923 pour que les ouvriers puissent bénéficier de retraites fermées. Aux yeux de plusieurs, l'établissement constitue le berceau du syndicalisme catholique québécois. Aujourd'hui, le Centre Victor-Lelièvre, au 475, boulevard Père-Lelièvre, demeure un lieu d'animation et de formation à la foi.

La foi catholique s'exprime aussi dans l'action des communautés religieuses, dont l'arrivée coïncide avec la première vague d'urbanisation. Leur apostolat se tourne vers l'éducation et la santé : à titre d'exemple, les Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier dirigent le couvent des Saules construit en 1949 ; la communauté des Sœurs du Bon-Pasteur ouvre à Vanier l'hôpital Notre-Dame-de-Recouvrance, en activité de 1949 à 1962; les Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie prennent la direction du couvent du Précieux-Sang de Duberger à compter de 1960.

### Des églises nouvelles pour une liturgie nouvelle

Les églises érigées dans l'arrondissement sont récentes : l'église de Sainte-Monique-des-Saules date de 1958; celles de Saint-Eugène et de Notre-Dame-de-Recouvrance, dans le quartier de Vanier, remontent respectivement à 1963 et 1965; celle de Saint-André-de-Neufchâtel est érigée en 1965; celle de Saint-François-Xavier à Duberger est construite en 1968. L'apparition de ces lieux de culte coïncide avec une réforme liturgique au sein de l'Église catholique. Le concile Vatican II (1962-1965) en établit les règles, qui reposent notamment sur une participation accrue des fidèles. Les formes architecturales traditionnelles, basées sur un symbolisme religieux conventionné, sont abandonnées : plan en croix latine, parement en pierre, clocher érigé en façade, parvis monumental, autel placé au fond du chœur, etc., font désormais partie de l'histoire.

▼ L'église de Saint-Eugène à Vanier, avec la forme de son toit, semble s'élever vers le ciel.





< L'église de Saint-François-Xavier à Duberger est un bel exemple d'une architecture novatrice.

∨ La façade de l'église de Saint-André-de-Neufchâtel rompt, par ses lignes droites, avec le style des églises traditionnelles.



L'Église s'ouvre donc sur la modernité en renouvelant l'aspect formel de ses temples. Cela se traduit notamment par la recherche d'une nouvelle architecture, une réorganisation de l'espace intérieur, l'emploi de matériaux usuels et une fenestration généreuse. Ainsi, l'église de Saint-François-Xavier, avec son plan rectangulaire sans transept, ses murs bas revêtus de stuc, son clocher déporté sur la façade arrière, sa toiture aux dimensions imposantes, ses grandes portes vitrées et son pignon découpé en motifs géométriques, est une belle illustration de ce modernisme proposé par Vatican II. Autre nouveauté, l'église et le presbytère de Saint-François-Xavier sont contigus. C'est le cas aussi pour les autres ensembles religieux de l'arrondissement, à l'exception de l'église de Sainte-Monique-des-Saules.

L'église de Saint-Eugène est, à l'époque de sa construction, l'une des œuvres architecturales modernes les plus audacieuses du diocèse de Québec. Avec son plan carré qui permet une utilisation maximale de l'espace, ses lignes gracieuses et élancées, son revêtement extérieur de stuc blanc, ses verrières, l'église surprend. Elle est une belle illustration d'un édifice bien ancré au sol, qui en même temps imprime un puissant élan vers le ciel. Sa silhouette, à la fois étalée et élancée, suggère une personne agenouillée qui porte haut une croix qu'elle tient entre ses mains. Des interventions subies à la fin des années 1970 et une affectation nouvelle (elle loge aujourd'hui le Centre communautaire Fernand-Dufour) ont altéré sa valeur architecturale d'origine.



### Une église plus près des gens

« Vatican II a ouvert la porte au modernisme. D'un sacré réservé au clergé – le prêtre officiait seul dans le chœur, le dos tourné à l'assistance –, on est passé à une spiritualité où le peuple entre dans cette dimension sacrée. Afin d'être plus près des gens, on a tourné l'autel de bord, on a supprimé les balustrades, ce mur symbolique qui séparait le peuple et le prêtre. »

> Entrevue avec René Saint-Amant, curé de la paroisse de Saint-André-de-Neufchâtel, octobre 2009

Pourtant élevées à la même époque que les précédentes, les églises de Notre-Dame-de-Recouvrance et de Sainte-Monique-des-Saules se dissocient du renouveau architectural. Elles sont plutôt un trait

d'union, une transition entre le traditionalisme et le modernisme religieux. Ces églises empruntent des éléments architecturaux à l'un et l'autre courant, à tel point qu'on pourrait y voir une forme d'hybridation.

Pour comprendre, il faut se référer au contexte socioéconomique du début de la construction. Alors que la paroisse de Sainte-Monique-des-Saules est érigée canoniquement en 1945, les paroissiens, financièrement démunis, ne peuvent envisager de se doter d'une église neuve; aussi décide-t-on de ne construire d'abord que le soubassement, en forme de croix latine. Ce n'est qu'en 1958, soit 13 ans plus tard, que l'actuelle église est achevée. Cette pratique qui consiste à ériger le soubassement pour compléter la construction ultérieurement est courante au 20<sup>e</sup> siècle.

Au moment de l'achèvement des églises de Sainte-Monique-des-Saules et de Notre-Dame-de-Recouvrance, les architectes tiennent compte du renouveau qui anime alors l'Église catholique. Malgré des contraintes de départ, notamment des fondations qui épousent la forme d'une croix latine, ils tentent de faire le pont entre la nouvelle église, telle que définie par le renouveau liturgique, et le lieu de culte traditionnel.

▼ Par sa sobriété et sa silhouette, l'église de Saint-André-de-Neufchâtel s'intègre harmonieusement à son environnement.



Ce mariage s'exprime dans plusieurs détails de construction et d'ornementation. Ainsi, l'église de Sainte-Monique, qui affiche un clocher en façade, comme autrefois, offre sur cette même façade un élément de modernité, soit un portique surmonté d'un arc parabolique qui laisse entrer une lumière abondante. À l'intérieur, le bois a cédé la place à une structure de béton armé et une charpente d'acier qui ont permis d'éliminer les colonnes présentes dans les églises traditionnelles.

Tous ces temples nés de la réforme liturgique occupent une belle place dans l'architecture religieuse. Toutefois, la baisse du nombre de fidèles, la diminution des effectifs du clergé et les coûts élevés d'entretien ont entraîné la reconversion d'une église à Vanier et présagent un avenir incertain pour quelques autres.

▼ L'église de Sainte-Monique-des-Saules en 1957. BANQ-Q; photographie Jean-Paul Morisset; E6.



## DES PROMENADES DANS LES RIVIÈRES

### CÔTE DES ÉRABLES

À l'extrémité est de l'avenue Chauveau. Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Laurentienne, puis les boulevards Louis-XIV et Bastien. Accessible également à vélo, par le corridor des Cheminots.

Toute découverte de l'arrondissement devrait débiter par une promenade sur la côte des Érables et la rue De Grandmaison. Il s'y trouve un ensemble remarquable de maisons et de bâtiments de ferme qui témoignent de façon éloquente du passé rural des lieux : maisons dites « québécoises », granges, fenils, étables ou poulaillers, etc.

Le grand intérêt architectural, historique et ethnologique du secteur lui a d'ailleurs valu le statut de site patrimonial, décrété par la Ville de Québec en 2007. Une première dans l'histoire de la municipalité !

### PARC LINÉAIRE DE LA RIVIÈRE SAINT-CHARLES

Les principaux accès au parc linéaire, dans l'arrondissement, sont les entrées des parcs Les Saules (à la Maison O'Neill) et Chauveau (à l'angle de l'avenue Chauveau), où des stationnements sont mis à la disposition des visiteurs. On peut s'y rendre également à vélo et en autobus (parcours 80 et 81).

Entre le centre-ville de Québec et le lac Saint-Charles, ce parc linéaire d'environ 30 kilomètres, officiellement inauguré en 2008, traverse une grande partie de l'arrondissement des Rivières et donne notamment accès aux parcs Duberger, Les Saules, du Costebelle et Chauveau. Suivant le cours sinueux de la Saint-Charles, l'exceptionnel sentier pédestre met le randonneur en contact avec une diversité de paysages et d'habitats naturels. Il est également possible de pratiquer le ski de fond et la raquette sur certaines sections du parcours. On trouvera la carte du sentier, les points d'accès et une foule d'autres renseignements en consultant le site de la Ville de Québec : [www.ville.quebec.qc.ca](http://www.ville.quebec.qc.ca).





- < Promenade en bordure de la rivière Saint-Charles.
- ✓ Le stade de soccer Chauveau. *Photographie Ville de Québec.*

## PARC CHAUVEAU

Accès depuis le centre-ville de Québec par le boulevard Saint-Jacques et l'avenue Chauveau. On trouvera deux grands stationnements à la jonction de la rivière et de l'avenue Chauveau. Le parc est également accessible à vélo et en autobus (parcours 81).

Pour une incursion en pleine nature, et cela au cœur de la ville, il faut absolument visiter le parc Chauveau, l'un des plus vastes (146 hectares) et plus beaux espaces verts de Québec. Lieu de détente, de promenade, de pique-niques, où règnent les feuillus et les résineux, l'endroit se prête aussi à des activités comme la pêche, le kayak et le canotage, en raison de la présence des eaux vives de la Saint-Charles. En hiver, le ski de fond est à l'honneur sur 13,5 kilomètres de pistes aménagées. Le parc est aussi renommé pour le soccer, qu'il est possible de pratiquer sur quatre grands terrains ou dans le stade couvert à la remarquable structure de bois.





## LA MAISON O'NEILL ET LE PARC LES SAULES

3160, boulevard Wilfrid-Hamel Ouest. Accès depuis le centre-ville de Québec : en voiture par le boulevard Wilfrid-Hamel ou à pied, par le parc linéaire des rivières Saint-Charles et du Berger. On peut également s'y rendre en autobus (parcours 80).

Véritable joyau patrimonial, la Maison O'Neill est l'ancienne résidence de plusieurs générations de O'Neill, agriculteurs et éleveurs de chevaux réputés. Érigée au cours des années 1860, cette maison d'influence québécoise est aujourd'hui un lieu d'exposition et un centre de diffusion culturelle. Témoinnant du passé rural de l'arrondissement, une exposition permanente raconte l'histoire du site et du clan O'Neill, propriétaire des lieux jusqu'en 1991. En saison, plusieurs spectacles sont présentés sur une scène extérieure adjacente au magnifique parc Les Saules, qui à lui seul vaut le détour.

## PARC DE L'ESCARPEMENT

Situé au nord du boulevard Lebourgneuf, entre le boulevard des Gradins et la rivière Saint-Charles. Plusieurs accès possibles depuis le centre-ville de Québec, dont le parc des Brumes, où un stationnement est mis à la disposition des visiteurs. On s'y rend par le boulevard Lebourgneuf et la rue des Brumes.

Le parc de l'Escarpelement est un parc linéaire d'importance qui traverse l'arrondissement en largeur, sur six kilomètres, entre le boulevard des Gradins et la rivière Saint-Charles. Comme son nom l'indique, il longe une pente, ou escarpement, qui délimite deux terrasses naturelles. Sillonné d'un réseau de sentiers pédestres, constitué de boisés, d'aires aménagées et de friches, il charmera les amateurs de jogging, d'ornithologie et de vélo tout-terrain.



## LE CENTRE D'ART LA CHAPELLE

620, avenue Plante (quartier de Vanier). Accès depuis le centre-ville de Québec par le boulevard Charest Ouest et la rue Marie-de-l'Incarnation. Accessible en autobus (parcours 64 et 65).

Aménagé dans l'ancienne chapelle Notre-Dame-du-Cap, construite en 1956, le Centre d'art La Chapelle est une salle de spectacles intime de 200 places (100 places en formule cabaret). Ouvert en 1996, on y présente annuellement plus de 150 spectacles professionnels et amateurs variés : théâtre, humour, musique classique, chanson, musique rock et autres.

## DES RANDONNÉES CYCLISTES

L'arrondissement des Rivières est pourvu d'un bon réseau cyclable, souvent développé en bordure d'artères importantes. C'est le cas notamment de la piste qui longe le boulevard Robert-Bourassa entre les Galeries de la Capitale et le boulevard Bastien. Parmi les autres pistes d'intérêt, mentionnons celle qui borde le boulevard Saint-Jacques sur toute sa longueur et celle qui emprunte l'avenue Chauveau, de la côte des Érables à l'autoroute Henri-IV. Le cycliste peut également suivre la bande cyclable du boulevard Lebourgneuf pour aller rejoindre la piste du boulevard Saint-Jacques ou le corridor des Cheminots, qui traverse la partie nord-est de l'arrondissement.

Soulignons aussi la piste qui se faufile à proximité des pylônes d'Hydro-Québec à la hauteur du poste des Laurentides, entre le boulevard Bastien et les Galeries de la Capitale. Ajoutons enfin que le sentier de l'Escarpement est accessible aux cyclistes entre le boulevard Saint-Jacques et le quartier Le Mesnil.



## QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

vers **1660** Défrichement et mise en culture des premières terres de l'arrondissement.

vers **1670** Le territoire de l'arrondissement est divisé entre cinq seigneuries : Sillery, Saint-Gabriel, Saint-Ignace, Saint-Joseph et des Islets.

**1671** La seigneurie des Islets devient baronnie, puis comté d'Orsainville en 1675.

**1695** Les Augustines font construire un moulin à farine sur la rivière des Mères, aujourd'hui du Berger, dans leur seigneurie de Saint-Ignace.

vers **1790** Ouverture d'un chemin depuis la « petite rivière » Saint-Charles jusqu'au moulin des Mères, à l'origine de l'actuel boulevard Pierre-Bertrand.

**1790** Construction du pont Scott sur la rivière Saint-Charles.

vers **1855** Le territoire de l'arrondissement est divisé entre quatre municipalités : Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, Saint-Charles-de-Charlesbourg, L'Ancienne-Lorette et la municipalité de banlieue de Saint-Roch-de-Québec.

**1883** Le chemin de fer reliant Québec et le Lac-Saint-Jean traverse le nord-est du territoire, aujourd'hui le corridor des Cheminots.



- 1902** Création de la municipalité de La Petite-Rivière, dont le territoire correspond en gros aux actuels quartiers de Duberger et de Vanier.
- 1916** Fondation de la Ville de Québec-Ouest, aujourd'hui le quartier de Vanier, à même la partie est de La Petite-Rivière.
- 1924** Construction du pont Marie-de-l'Incarnation.
- 1952** Formation de la municipalité de Charlesbourg-Ouest dans le secteur nord-est de l'arrondissement.
- 1953** Création du village de Sainte-Monique-des-Saules qui devient Ville Les Saules sept ans plus tard.
- 1955** La municipalité de La Petite-Rivière devient ville. Elle prend le nom de Duberger en 1964.
- 1963** La partie nord-ouest du territoire prend le nom de Neufchâtel et devient officiellement une ville en 1964.
- 1966** Québec-Ouest devient Vanier.
- 1970** Duberger et Les Saules fusionnent à Québec.
- 1971** Fusion de Neufchâtel à Québec.
- 1973** Fusion de Charlesbourg-Ouest à Québec.
- 2002** Création de l'arrondissement des Rivières à la suite du regroupement de 13 villes de la Communauté urbaine de Québec, dont Vanier.

En 1984, les pâturages cotoient les développements résidentiels.  
AVQ; n°29371.



## PORTRAIT DE FAMILLE

L'arrondissement des Rivières, c'est aussi ses habitants, ses nouveaux résidents et ses familles anciennes. Voici quelques visages d'hier et d'aujourd'hui.



Célébration du centenaire de la Saint-Jean-Baptiste, chez Isidore Villeneuve, du rang Saint-Joseph, en 1956.  
*Collection Paul Légaré.*



M. Roger Turgeon  
du boulevard Central.



Alfred Giroux et Julie Vaillancourt, de la côte des Érables. *Collection May Villeneuve.*



M. Ghislain Létourneau, de l'avenue Chauveau.



La famille Paquet devant la maison ancestrale, boulevard Saint-Jacques.  
*Collection famille Paquet.*



La famille Demers aux Saules.  
Collection Jacqueline Demers.



M. Roméo Grenon et M<sup>me</sup> Rita Angers-Grenon,  
de la rue Lemieux.



Une équipe de jeunes hockeyeurs de Vanier.  
AVQ; fonds F4 (Ville de Vanier).



M. Jean-Pierre Courtemanche,  
du boulevard Saint-Jacques.



M<sup>me</sup> May Villeneuve, du boulevard Louis-XIV.

## LES RIVIÈRES EN TROIS TEMPS

1822



### 1822

Le territoire ne comprend aucune véritable agglomération. Les habitations sont dispersées le long des principales voies de communication: la côte Saint-Paul (1) (rue Michelet), la côte de la Misère (2) (boulevard Saint-Jacques), la côte Saint-Joseph (3) (boulevard Louis-XIV) et la route Saint-Bonaventure (4) (avenue Chauveau), dont la partie est (5) (côte des Érables) compte la plus forte concentration de bâtiments. On retrouve aussi des habitations le long des rangs de la Petite-Rivière Sud (6) (boulevard Wilfrid-Hamel) et de la Petite-Rivière Nord (7) (boulevard Père-Lelièvre) et sur le chemin qui conduit aux moulins de la rivière du Berger (8) (boulevard Bastien). On remarque aussi les actuels boulevards Pierre-Bertrand (9) et de l'Ormière (10), tracés au 18<sup>e</sup> siècle.

1933



### 1933

La ville de Québec-Ouest est en développement (11). On note la présence d'une carrière à Charlesbourg-Ouest (12) et l'existence d'un hameau aux Saules (13), au carrefour de plusieurs routes. Le territoire est traversé par le réseau d'aqueduc de la ville de Québec (14), deux lignes de transport d'électricité (15) et des voies ferrées (16). Avec la multiplication des automobiles, toutes les routes importantes ont été pavées et le rang de la Petite-Rivière Sud est devenu la route nationale n° 2 (17) (boulevard Wilfrid-Hamel).

1980



### 1980

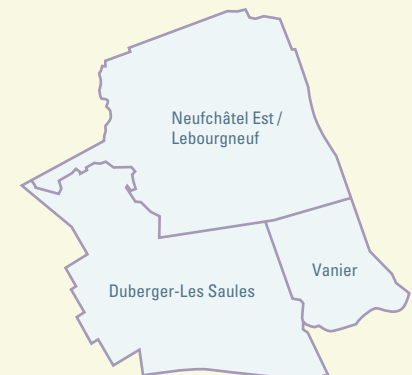
L'urbanisation se poursuit à Vanier, au-delà de la voie ferrée (18) et à l'ouest du boulevard Pierre-Bertrand, où se développe le parc industriel de la municipalité (19). À Duberger (20), aux Saules (21) et à Neufchâtel (22), trois nouveaux quartiers de Québec, plusieurs secteurs résidentiels ont vu le jour. On compte de nouvelles rues dans l'ancienne municipalité de Charlesbourg-Ouest (23) et on note l'avance industrielle à proximité de la côte des Érables et de la côte Saint-Joseph (24). Toute la partie centrale de l'arrondissement, au nord de la nouvelle autoroute de la Capitale (25), est en friche, prête à accueillir le projet Lebourgneuf.



Divisions seigneuriales vers 1750



Divisions municipales vers 1970



Quartiers de l'arrondissement en 2010

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

AVELLAN, Sergio. « Pour une approche communicationnelle en urbanisme : application à la conduite de la conception du projet de design urbain ». Thèse, Université Laval, 2008.

BENALI, Kenza. « Les significations de la banlieue et l'attachement au quartier des résidents de Duberger ». Mémoire, Université Laval, 2000.

BLANCHET, Danielle et Denis MUNGER. *Charlesbourg-Ouest : trois siècles d'architecture rurale*. Québec, Ville de Québec, 1985.

BLANCHET, Danielle et autres. *Neufchâtel, Duberger, Les Saules : de seigneurie en banlieue*. Québec, Ville de Québec, 1988.

BOUCHARD, Gaétan. « Coopérative d'habitation du Québec métropolitain à Duberger ». Thèse, Université Laval, 1967.

COLLIN, Jean-Pierre. *La Ligue ouvrière catholique canadienne, 1938-1954*. [Montréal], Boréal, [1996].

DUMONT, Jean-Philippe. « Une rivière dans la ville. L'usage urbain de la rivière Saint-Charles : origines et perspectives ». Mémoire, Université Laval, 1998.

FERLAND, Marc et Réjean LEMOINE. « L'histoire de Vanier par les Vaniérois », *Le Vaniérois*, juillet 1983-avril 1984.

GRENIER, Lucien. *Les Saules. Paroisse Sainte-Monique, 1945-1955*. [Québec], Comité des fêtes du 50<sup>e</sup> de Sainte-Monique, 1995.

GUAY, Daniel. « Stratégie d'urbanisation d'une collectivité nouvelle : le cas Lebourgneuf ». Essai, Université Laval, 1992.

LAGAREC, Daniel. « L'évolution des versants d'une partie de la colline de Québec ». Thèse, Université Laval, 1971.

MASSÉ, Gaston. « La fonction résidentielle, quartier Marquis, district Duberger ». Thèse, Université Laval, 1973.

MORIN, Roger. « Transformations récentes de Ville de Vanier : utilisation du sol, population et commerce ». Thèse, Université Laval, 1971.

POULIN, Roland. « Géographie urbaine de la ville de Duberger : étude sur l'accroissement démographique ». Thèse, Université Laval, 1973.

ROY, F. et autres. *La Région métropolitaine de Québec : travaux des étudiants dans le cadre du laboratoire d'aménagement de développement*. Vol. 5 : *Une analyse du phénomène de la banlieue et une étude du cas Lebourgneuf*. Québec, Université Laval, avril 1987.

SABOURIN, Jean. Articles divers sur l'histoire de Vanier parus dans *Le Vaniérois*, 1984 à 1988.

TAILLEFER, François. « La morphologie des environs de Québec et la Basse-Vallée du Saint-Laurent », *Cahiers de géographie n° 4*, avril-septembre 1958, p. 176-191.

## LISTE DES SIGLES

<b>AOMI</b>	<b>Archives des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée</b>
<b>ASBPQ</b>	<b>Archives des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec</b>
<b>ASHC</b>	<b>Archives de la Société d'histoire de Charlesbourg</b>
<b>AVQ</b>	<b>Archives de la Ville de Québec</b>
<b>BAnQ-Mtl</b>	<b>Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Montréal</b>
<b>BAnQ-Q</b>	<b>Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec</b>
<b>UQAM-SAGD</b>	<b>Université du Québec à Montréal, Service des archives et de gestion des documents</b>

## TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'ARRONDISSEMENT DES RIVIÈRES :

- Un territoire sillonné par trois belles et grandes rivières
- Des parcs boisés qui s'étendent sur plusieurs kilomètres
- Un secteur rural exceptionnel reconnu site patrimonial en 2007
- Un rang agricole transformé par le développement urbain
- Une ville aux mains de spéculateurs fonciers
- Un des premiers lotissements coopératifs de la région
- Un secteur conçu par le père de l'urbanisme au Québec
- Une zone résidentielle liée à la Saint-Charles revitalisée
- Le premier parc technologique du Québec
- Des bâtiments de ferme rares et bien conservés.

**ET PLUS ENCORE :** • Des textes simples et dynamiques  
• Plusieurs dizaines de photos anciennes et actuelles • Des cartes  
géographiques illustrées • Une brève chronologie • Des suggestions  
de promenades...

### Entente de développement culturel

3,50 \$

VILLE DE  
QUÉBEC

Culture,  
Communications et  
Condition féminine

Québec



L'intérieur de ce cahier est imprimé sur du papier Rolland ST50  
contenant 50 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié Choix  
environnemental et fabriqué au Québec à partir d'énergie biogaz.

